

LA RÉVOLTE

Nikolai Kononov

LA RÉVOLTE

*Traduit du russe
par Maud Mabillard*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Vosstanie*

Copyright © Nikolai Kononov, 2019

© 2023, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-830-0

Je me suis retrouvé dans une situation difficile. Sergueï Soloviev (1916-2009), l'idéologue de l'organisation secrète Parti démocratique de Russie, l'un des leaders de la révolte de Norilsk et le meneur de la mutinerie des mines de la Kolyma, s'y connaissait en clandestinité. Des témoins l'ont défini moins comme un chef de combat – il y avait beaucoup d'officiers dans les camps spéciaux après la guerre – que comme un stratège. Tous ont décrit un homme discret et effacé, joueur d'échecs, dessinateur-cartographe avec une règle en T dépassant toujours de sa poche. À sa mort, il a laissé un carnet de rêves, une pile de lettres à ses amis et à sa sœur, un plan de la maison familiale avec le jardin, un bloc-notes avec des schémas d'inventions et des extraits de la conférence du mathématicien Chafarevitch lors de la remise du prix Heineman, d'un article de Tolstoï à propos de Carpenter et du manuel *Réparation de montres*. Mais nulle part, Soloviev n'a glissé la moindre allusion aux événements qu'il a provoqués, auxquels il a participé, hormis dans quelques inscriptions de son carnet de rêves, où il a dissimulé certains épisodes de sa vie. Il ne s'est confié qu'une seule fois à une historienne, et même là, il n'a presque pas donné de détails sur ses activités. Il avait des raisons de se méfier, et il est resté insaisissable. Pourtant, dans ses dernières lettres Soloviev a répété qu'il regrettait que son épopée reste ignorée.

M'étant intéressé à son carnet de rêves et mis en quête d'autres témoignages, j'ai compris que son talent pour échapper à l'œil de l'ennemi avait dressé devant moi un mur invisible. Les documents d'archives ne donnaient pas beaucoup de réponses, les derniers témoins étaient morts ou ne pouvaient rien ajouter à ce que l'on savait déjà. Mais avec le temps, j'ai pu reconstruire en détail ce qui s'était passé. Après avoir répété les déplacements de mon personnage et avoir visité les lieux des événements, j'ai estimé que j'avais le droit de passer de l'autre côté du mur et, en partant strictement des faits, d'écrire mon histoire d'une révolte. Ceci n'est pas une biographie. C'est un roman sur le motif d'une vie ; les rares documents sont cités en italique dans le livre. Pour ne pas permettre à son talent pour la clandestinité de dissimuler l'homme, j'ai dû moi-même devenir Soloviev.

L'auteur remercie chaleureusement, entre autres, Galina Kassabova, Vladimir Ronine, Pavel Poliane, Irina Ostrovskaïa, Kirill Alexandrov, Ivan Panikarov, Oleg Romeïko, Vladimir Roïter, Olga Leslie, Marina Chandarova, Emilia Koustova, Andreï Portnov, Lev Netto, Anna Netto, Nikolaï Milovidov, Nikolaï Formozov, Vera Ammer, Elena Barycheva, Natalia Ruf, Anastasia Krylova, Lioudmila Goldberg, Alexandra Polivanova, Larissa Korobenina, Pavel Aptekar, Nikita Lomakine, Alexandra Neumann, Alexeï Babii, Viktor Zemskov, Tatiana Guerassimova, Natalia Lebina, Artiom Latychev, Nikolay Epplée, Elisabeth A. Wood, Oksana Dvornitchenko, Anne Applebaum, Igor Ermolov, Evgueni Kodine, Aliona Kozlova, Viatcheslav Iachtchenko, Nikolaï Mikhaïlov, Inna Ganschow, Viktor Danilov, Teodor Chanine, Larissa Kraïouchnikov, Ivan Kovtoun, Dan Michman, Philippe Nonclercq, Mikhaïl Dyubenko, Sheila Fitzpatrick, Sergueï Drobiazko, Alexandre Litine, Marina Mosseïkina, Boris Belenkine, Galina Dursthoff, Dmitri Joukov, Andreï Jemkov, Galina et Mikhaïl Ejov, Daria Khlevniouk, Irina Scherbakova, Nikolaus Wachsmann, Olga Edelman, Natalia Fedianina, Suzanne Vromen, Nikita Petrov, Viktor Kondrachine, Konstantin Zalesski, Tatiana Raïeva, Tatiana Kotova, Boris Sokolov, Alexander Mansilya-Kruz, Alexander Mironov, Charlotte Decoster, dont les éclaircissements, les entretiens, les livres, les articles et les recherches

ont été d'une grande aide pour travailler sur cette histoire. Des remerciements tout particuliers à Alla Makarova, qui a rassemblé les témoignages sur la révolte de Norilsk et les a mis à portée de tous, ainsi qu'à la société internationale Memorial et ses collaborateurs et collaboratrices pour la possibilité de travailler avec les archives personnelles de Sergueï Soloviev.

Je suis mort l'avant-dernier jour de l'hiver, en tenant Anna par la main et en regardant par la fenêtre. Les herbes sèches bruissaient follement sur les collines, emplissant la maison de rumeurs comme si nous étions en août, le vent s'engouffra dans la chambre, l'armoise et le thym s'agitèrent. Le ciel vide devint neigeux, des nuages s'amassèrent : cumulus, nimbus, cumulonimbus en enclume, et derrière eux, des nuages translucides, bourgeonnants, des stratus – je me souvins comme on m'avait appris à les nommer.

Au moment de m'arracher à la terre, je n'étais plus lié à elle d'aucune façon, je ne laissais ni objets précieux, ni héritage, ni maison, rien, à part une étagère de livres, des notes de lecture et un carnet de rêves. Je n'étais ni enregistré ni recensé, je n'avais pas de papiers d'identité. Quand j'étais sorti du bureau avec mon passeport et que j'étais monté dans le bus LIAZ affaissé sur ses deux roues gauches, je savais que je ne conserverais pas longtemps ce livret avec ma photographie, les papiers ne m'aiment pas, ils se décollent et s'envolent. Et cette fois, toutes sortes de gens étaient entrés dans le bus, il y avait des ouvriers, un homme avec un attaché-case, d'autres avec des sacs, le bus était bondé, je savais que l'un d'entre eux fouillerait la poche de mon veston et en sortirait mon passeport qui ne pourrait jamais me clouer à cette terre. Mais je savais

aussi autre chose : ils ne me laisseraient pas en paix. Quelque part, on conservait encore le dossier bourré de pages jaunes, avec ce commentaire écrit à la machine : « Particulièrement dangereux, enclin aux évasions ».

Ces dernières années, nous nous étions fixés vers le lac Amer, puis nous avons transporté les rondins de la maison à la périphérie d'un petit bourg, et la steppe ondulait de l'autre côté de notre barrière jusqu'aux collines nues. Loin derrière les collines commençaient les sommets pelés, comme surgis du sol : des géants aux fronts lisses et aux doigts menaçant les cieux. Parfois, j'avais le sentiment que je pourrais aller jusqu'aux montagnes, et je partais dans cette direction. La terre de l'Altaï ressemble à de l'eau dans un chaudron quand elle commence à bouillir et se soulève en grosses bulles. Les champs se séparent en pentes tordues, les falaises jaunissent, annonçant l'arrivée prochaine des montagnes et des glaciers. À l'aube, le lac fumait, comme s'il avait une île en son milieu et qu'on y faisait un feu. Je m'approchais de la rive à travers champs, fendait la brume, et j'avais l'impression que mes parents, Olga, Tolia, Margaritotchka et les autres s'avançaient vers moi de l'autre côté.

En rentrant, je trouvais les femmes chez qui je vivais, la mère et la fille, elles étaient enfoncées dans l'armoise jusqu'aux genoux et chantaient. Je ne croyais pas en leur dieu et, quand elles priaient dans la steppe, je me tenais à côté d'elles, respectant, mais me taisant. Nous avions correspondu pendant des années avant qu'elles me proposent de les rejoindre. Je savais que leur Église, vieille, avait toujours été persécutée et se tenait toujours plus loin des villes, et j'étais d'accord avec ça. Avec qui aurais-je pu vivre, si ce n'est avec ces gens qui comprenaient qu'il n'y a rien, que le vent.

Je récoltais des herbes que j'apportais à la pharmacie où, sans attendre le réceptionnaire, je posais mon sac devant la porte et repartais, les femmes allaient chercher l'argent. Nous vivions de ça. Je sentais que, bientôt, on me fermerait les yeux avec une feuille de prière, et qu'on me mettrait sous une croix avec un toit pentu. Ceux qui croient en un dieu quelconque, même rouge, ou encore païen, supportent plus facilement les longues peines de souffrance, attendent la récompense, la

rétribution, ou au moins une fin tranquille. Mais moi, je ne pouvais pas croire.

Pendant vingt-cinq ans, j'avais écrit mes rêves, et j'avais commencé à le faire à cause de la surveillance en camp de régime strict. J'écrivais, j'écrivais, et s'ils voulaient comprendre si c'était quelque chose d'interdit, je leur montrais : un carnet de rêves. Quand des gens comme moi écrivaient leur journal, on le prenait, le lisait, on y trouvait de nouveaux motifs et ça pouvait valoir une condamnation supplémentaire. Mais moi, on me considérait comme un fou qui restait sur sa couchette les yeux fermés, tentant de se rappeler quels rêves il avait faits pendant la nuit. Mes voisins avaient la même opinion, ou alors hochaient la tête, l'air de bien comprendre. À ceux-là, j'avais appris les règles de la clandestinité, et ils ne se demandaient pas pourquoi je cousais des cahiers de seize pages en un tome.

Assez rapidement, je sus relater mes rêves dans le détail, même des heures après mon réveil, et j'ai dessiné des esquisses de certains, même si ce n'était pas indispensable – à ce moment, non seulement je ne croyais plus mes rêves, mais je n'y réfléchissais même pas. Ce qui m'importait, c'était de cacher, à l'intérieur d'eux, les événements réels dont je me souvenais. C'était essentiel, parce qu'on m'interdisait le travail mécanique – inventer et construire, ce que je désirais par-dessus tout – et je m'abêtissais, j'avais beau résister, je perdais le goût d'inventer des mécanismes, et en plus *j'ai oublié le français**¹. Il n'y a pas pire torture que quand on vous supprime tout sentiment, comme on tranche des bras ou des jambes à la hache. De mes sensations antérieures, je n'avais gardé que la capacité à me voir comme un point qui se déplaçait sur une carte, je savais toujours déterminer infailliblement où je me trouvais, et je ne me suis jamais perdu dans les contreforts des montagnes, si loin que je me fusse aventuré.

Je ne voulais pas revoir mes compagnons de camp, je n'ai fait que correspondre avec eux, et jusqu'à la fin j'ai eu peur que les visages gris ne me laissent pas en paix. Quand j'avais des visiteurs qui se disaient historiens, je me cachais, partais dans les collines et me couchais la tête enfouie dans l'herbe.

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Un jour, je n'eus pas le temps de partir et je masquai la fenêtre avec une robe – la visiteuse a pensé que le grand-père à la barbe hérissée et en pull tricoté avec des motifs ridicules était devenu fou, alors que je m'abritais de la lueur rougeoyante qui devenait insupportable quand ils se rapprochaient. Au début j'ai cru qu'ils se vengeaient à cause de mon père, puis pour ma trahison, pour la révolte et les rouleaux de papier trouvés dans la mine, et je n'ai compris qu'à la fin qu'ils ne me poursuivaient pas mais me conduisaient.

Un nuage en forme de griffe apparut en filigrane dans le ciel. Les herbes faisaient un bruit assourdissant. Anna se rapprocha, ses yeux brillaient, et je me demandai pourquoi tant de gens étaient si persuadés qu'ils auraient agi différemment à ma place, et si j'avais vraiment été malhonnête, ou si j'avais désiré l'impossible, ou si j'avais réellement trahi. Il fit plus chaud, une rafale souffla de la steppe, les vitres tintèrent. Sur la table, un document frémit au vent, le seul que je gardais tout de même avec moi. Il y était écrit : « Non coupable ». Je me tournai vers Anna et lui demandai : « C'est vrai ? »

1

Ayant pris des godets, je versai deux doigts d'eau, délayai du vert et du bleu. Pendant qu'ils décantaient, je mouillai un coton et le passai sur la feuille. Le papier était épais, homogène, et séchait uniformément. J'allumai la table lumineuse et examinai le plan. Les lignes couraient, régulières, tous les traits avaient été faits avec une pression identique sur le crayon, on ne remarquait qu'au coin gauche de la feuille que l'assistant était pressé. Non seulement parce qu'il avait dû utiliser la gomme, laissant une surface rugueuse, mais parce que, tout au bord de la feuille, un moustique était écrasé sur une tache de sang, les pattes écartées et les ailes déployées, transformé en momie. Dans un tel état, un plan était considéré comme gâché, et on pouvait renvoyer l'assistant : il était interdit de s'énerver et d'écraser des insectes sur la table. Mais ce n'était qu'une feuille de relevés de terrain, et Lapchine me connaissait et comprenait que j'avais laissé la momie à cause de sa beauté.

Le plan, sous la lampe, semblait si précis et si rigoureux qu'il transmettait une sorte de joie à mes muscles. J'attrapai le tire-ligne pour courbes, le remplis d'encre brune et commençai à tracer le relief. Le tire-ligne donnait un trait régulier et avançait d'un seul élan. Le secret était de l'affûter à temps, faute de quoi, dans un dessin aussi fin, une palette aurait coupé le papier, et l'autre aurait dessiné un trait haché. J'avais devant

moi une nuit de travail et je ne perdis pas de temps à dessiner trop finement les hachures des ravins, mais me dépêchai de passer aux maisons et aux routes.

Quand le relief fut prêt, je rangeai le tire-ligne pour courbes dans son étui et pris un tire-ligne ordinaire. Je réglai la bonne épaisseur, dessinaï puis hachurai les bâtiments de Brassovo, avant d'exécuter très vite les villages de Snytkino et Kropotovo. Je m'échinai une heure sur les sentiers vers Alexandrovskoïe et la forêt, où, à la place des sapins indiqués sur la vieille carte au 1/100 000, se pressaient des bouleaux et des chênes. Je me souvins comme j'avais dû errer pendant des heures, les bottes mouillées, un bloc-notes à la main, pour inscrire la hauteur et la largeur des troncs de chaque espèce. Cela dit, je me consolai de tout cet embrouillamini forestier en dessinant les chiffres : j'adorais le cours de calligraphie, j'avais appris tous les caractères imaginables, et je m'amusais à tirer les lignes des nombres pairs vers le haut, et des impairs vers le bas ; on avait l'impression que les chiffres dansaient. Puis apparurent sur le plan : le haras, l'église, la grange, la maison d'hôtes où nous vivions désormais, nous, les étudiants internes. Je dessinaï en dernier la longue bâtisse du palais impérial, ainsi que l'aile où j'étais à présent, dans l'atelier de dessin. J'en avais fini avec les bâtiments.

Je pris un peu de vert à la surface de l'eau, et passai à la forêt. Arrivé au champ inondable, près de la rivière, un obus neigeux vint heurter la fenêtre. Une poignée de neige entra par le vasistas, je sursautai et laissai tomber une tache vert foncé. Il fallut imbiber un coton d'eau et effacer la tache autant que possible. Je restai un moment indécis au-dessus du bosquet, ne sachant pas si je devais l'indiquer comme forêt ou comme buissons. Les grands-ducs avaient mis une pelouse entre les allées, les chênes avaient été plantés bien après, du temps de l'école technique, donc depuis peu, et ils atteignaient à peine 2,5 mètres. On considérait que, si un cosaque à cheval s'approchait d'un arbre en tenant une lance et que la plus haute feuille dépassait la lance, il fallait dessiner une forêt sur la carte. Les 2,5 mètres que j'avais mesurés étaient forcément plus bas que la lance, ils atteignaient sans doute la tête du cosaque. Enfin, encore aurait-il fallu savoir la hauteur de son cheval. Après ces hésitations, j'optai pour la forêt. Tous les

étudiants en topographie de l'école souffraient avec ce parc. À une époque, Brassovo était la propriété des Apraxine, qui l'avaient vendue à la famille impériale, et le nouvel architecte avait conçu le parc de telle façon qu'il représentait un aigle à deux têtes. Après la révolution, il n'y avait plus eu personne pour respecter ses idées. Le palais accueillit l'école d'hydraulique agricole, et les pelouses sous les ailes et le bec de l'aigle furent envahies par la végétation. Parfois on les tondait, parfois on les laissait en l'état, c'était chaotique, et d'année en année, les étudiants rendaient des plans avec des aigles différents.

J'attrapai du bleu avec mon pinceau, m'agitai sous la lampe et dressai l'oreille. Il semblait que quelqu'un marchait dans le couloir. Je ne risquais pas grand-chose à être découvert – on m'aurait cru si j'avais dit que j'étais resté toute la nuit à finir un travail au programme que j'avais commencé en décembre – mais j'aurais voulu conserver aussi longtemps que possible la clé de l'atelier de dessin prétendument perdue. Le bruit ne se répéta pas, et je passai à la rivière Neroussa. Je ne saurais pas dire pourquoi, quand je dessinais la terre et les maisons, je pouvais me sentir libre et léger, mais je n'éprouvais jamais ce bonheur particulier qui vient quand la carte commence à se mouvoir, que le plan sur papier Whatman se transforme en matière vivante. Or, dès que j'esquissai la rivière, qui se tortillait comme un ver, les bains et l'étang, les marais à petits traits, même alors, même cette nuit j'oubliai la lettre qui brûlait ma poche intérieure, et je m'envolai au-dessus des champs mélancoliques de Briansk.

La carte était terminée quand la porte s'ouvrit. Comme dans une opérette, je vis entrer dans l'atelier celui que je n'attendais pas : Voskoboïnik. Il nous enseignait la physique, et nous donnait aussi le cours d'information politique. Une fois par semaine, il nous disait que l'Allemagne et le Japon fourbissaient leurs armes, qu'il fallait être à la hauteur de l'insigne « Soyez prêts ! » et savoir recharger un fusil en trois secondes. Les discours de Voskoboïnik étaient toujours bouillonnants, il agitait les bras à en déchirer son veston sous les aisselles, posait des questions rhétoriques en levant le sourcil. Mais j'étais surtout étonné par sa capacité à passer de ce registre tonitruant au silence, particulièrement quand j'allais à son club d'inventeurs. Nous pouvions rester des heures à travailler sur

une machine quelconque, et tout ce temps Voskoboïnik était occupé silencieusement à souder, ou se penchait au-dessus de la presse, les dents serrées sur son fume-cigarette pourvu d'une cigarette roulée coupée en deux. Il était concentré, et nous voyions sa barbe noire et ses sourcils fins se froncer, s'énerver et vivre une vie qui nous échappait. J'avais compris que cette vie n'était pas liée aux fusils et aux serments de dépasser les objectifs de réalisation. Sur sa table, il avait un portrait photographique de sa famille, avec laquelle il vivait sur place, dans le village voisin de Lokot.

Je ne sursautai même pas quand Voskoboïnik traversa la pièce et se pencha sur la table lumineuse. « Que faites-vous ? demanda-t-il, sortant son fume-cigarette de sa poche. – Un plan au 1/100 000, répondis-je. Pour mes examens. » Il remit son fume-cigarette dans sa poche et cessa de faire semblant de s'intéresser à la carte. « J'ai réfléchi à votre idée de survol, commença-t-il. Nous ne parviendrons sûrement pas à attirer ici un aérostat dans les prochains temps, mais, comme nous l'avons dit, nous pourrions essayer de construire un ballon nous-mêmes et de trouver un brûleur. Ce n'est pas très difficile. Mais ce qui reste particulièrement important – et touche à votre dessin où vous avez calculé la déformation dans une photographie prise du ciel, hein ? –, c'est qu'on a fabriqué à Leningrad, je viens de le lire dans un article, un objectif si large qu'il n'y aura pas de déformation. Je vous apporterai la revue demain. Nous pouvons nous organiser pour que l'école commande cet objectif. »

Je commençais à comprendre pourquoi Voskoboïnik était excité. Pendant deux ans, je m'étais débattu avec l'idée de photographier la terre depuis le ciel, mais sans parvenir à trouver le moyen de me débarrasser des déformations que donnaient les objectifs habituels, et ma passion s'était communiquée à lui. S'envoler avec un appareil photo, se tenant sur deux planches attachées à une corde, ce n'était pas compliqué. On pouvait même fabriquer une nacelle, mais mieux valait s'en passer : trop de tracas. Seulement voilà, les objectifs habituels offraient une image déformée, il nous fallait donc trouver un objectif particulier ou un dispositif supplémentaire. Dans les revues, nous avons pu voir des troupes entières de dirigeables, et un appareil ressemblant à un bathyscaphe s'était même envolé

dans la stratosphère, mais les topographes en étaient toujours à sautiller sur terre comme des sauterelles avec leur trépied. Au lieu d'errer avec notre planchette et nos jalons, dans l'eau jusqu'aux genoux et couverts de tulle antimoustique, nous aurions pu faire s'envoler un ballon accroché à des piquets, avec un observateur sur un siège, et photographe en une heure, depuis le ciel, tout ce que nous nous échinions à dessiner en une journée. Les marges de mes cahiers étaient remplies de gens sur des aérostats qui tournoyaient les uns autour des autres, et bientôt, je transmis à Voskoboïnik l'esquisse d'un dispositif avec des lentilles. Il regarda le dessin, corrigea quelque chose, mais n'essaya pas de le montrer au directeur unijambiste Kosmyline : l'école ne pouvait pas s'offrir des lentilles aussi onéreuses. Mais maintenant, on avait mis au point ce genre d'objectif à Leningrad.

« C'est vraiment intéressant, dis-je. Je vous suis très reconnaissant et regarderai volontiers. Mais l'objectif ne sera sûrement pas ici avant l'été, et moi, je partirai après les examens. Je voulais même les passer en avance. – C'est intéressant, effectivement, répondit Voskoboïnik. Je pensais que vous alliez rester. Je comprends que pour Kosmyline, les prises de vue en vol semblent des fantaisies, mais je vous aurais obtenu un poste de laborantin, puis j'aurais prouvé qu'il faut au moins connaître cette méthode de prise de vue – et, qui sait, vous auriez enseigné et volé dans un ballon. Vous auriez terminé l'institut pédagogique par correspondance ou comme externe. »

C'était tentant. J'aimais Brassovo, et j'aurais voulu rester. Pour moi, ce domaine représentait une île, à la vie étrange, unique dans ma patrie. Après le coup d'État¹, le grand-duc s'était enfui, et les habitants de Brassovo avaient défendu le domaine contre les pilliers, jusqu'à ce que les rouges arrivent avec un mandat, un sceau et des charrettes, et emportent les tableaux et la vaisselle à Moscou. On disait qu'ils avaient perdu l'inventaire de ce qu'ils avaient pris, sans doute volontairement, pour vendre l'or dans d'autres pays, mais grâce aux efforts des anciens employés, les livres, qui n'avaient pas l'air de valoir grand-chose, étaient restés dans la bibliothèque. La petite tour de garde du palais, qui ressemblait à un temple bouddhiste,

1. Coup d'État d'octobre : nom donné à la révolution bolchevique de 1917.

s'élevait au-dessus des pins, et de son balcon nous regardions le soleil se coucher, la brume s'élever sur la rivière Neroussa et les champs cuivrés. Je montais encore plus haut, sur le toit de fer résonnant sous mes pas, et je lisais *La Naissance de la tragédie enfantée par l'esprit de la musique*, Homère et Mommsen, avec vue sur les allées, les parterres et les mares où le frère du tsar élevait des truites.

Nous vivions presque comme des moines. Presque, parce que Zina Kokoreva étudiait avec nous – la seule fille qu'on avait laissée se pencher sur l'hydraulique et le calcul différentiel. Elle vivait avec d'autres filles dans l'ancienne maison d'hôtes des princes. On ne nous racontait rien *sur le sexe**, et aux filles non plus, et ce silence disait qu'il n'était pas admissible d'en parler. C'est pourquoi un mur honteux se dressait entre nous. Tous pensaient à l'intimité, souffraient d'être vierges, mais n'osaient parler que de couples s'embrassant et, mordant leur coussin, *ils masturbaient**, attendant le moment où les voisins de leur chambre exigüe étaient sortis. D'un autre côté, je pouvais aussi ne pas être au courant de la vie sexuelle de mes camarades de cours, ou ne pas la remarquer, car je me détachais difficilement des questions de relevés topographiques, de cartographie et de jeu d'échecs. J'avais reçu une bourse particulière après avoir remplacé un professeur de dessin pour les étudiants de première année, puis encore dans plusieurs branches, y compris en relevés topographiques.

« Écoutez, me dit Voskoboïnik après une pause. À votre place, je réfléchirais encore un peu. On vous apprécie, ici. Il n'y a pas beaucoup d'abrutis dans cette école, et ils ne décident de rien. Vous serez à l'abri de l'agitation, et c'est très important, de nos jours. » Si j'avais entendu ces mots une semaine plus tôt, j'aurais commencé à calculer mes chances, mais je savais désormais ce que je faisais, et je dis que, sincèrement, je ne m'attendais pas à ce que quelqu'un soutienne mon idée, et je devais réfléchir, et bien sûr je rêvais de travailler sur le terrain, mais à présent...

« Qu'est-ce qu'il est arrivé à votre père ? » demanda Voskoboïnik sans changer de ton, et tout s'effondra. La chambre se mit à tourner devant mes yeux sans s'arrêter, la règle brilla comme la lame d'une guillotine. Je perdais l'équilibre. Voskoboïnik faisait virevolter son fume-cigarette

entre ses doigts, attendant ma réponse et savourant le fait qu'il m'avait désarçonné. « Pourquoi avez-vous décidé qu'il était arrivé quelque chose à mon père ? – J'ai vu que vous lisiez une lettre de chez vous, et votre visage est devenu gris comme l'argile. – Mais comment savez-vous que c'était une lettre de chez moi ? – Vous n'en recevez pas d'autre, et ça vous ressemble. – Quoi ? De ne pas recevoir d'autres lettres ? – Oui. – Mais pourquoi ça concernerait mon père ? – Ah, mais ce sont les hommes qu'on emmène, et vous m'avez dit que vous étiez l'aîné. »

« Qu'est-ce que ça veut dire, "on emmène" ?! m'écriai-je, oubliant qu'il faisait nuit, et que les étudiants de deuxième année dormaient à l'étage, au-dessus de l'atelier. Et si quelqu'un était mort chez nous, ou à l'hôpital ? Mais qu'est-ce que vous racontez ! » Voskoboïnik sourit, alluma sa cigarette, mit le fume-cigarette dans sa bouche et commença à examiner mon plan. « Vous comprenez, dit-il, j'ai vu assez de gens qui recevaient la nouvelle d'une mort. C'était mon travail : apporter ces nouvelles. Les uns se levaient brusquement, les autres demandaient "Quoi ? Quoi ?", d'autres encore cachaient leur visage dans leurs mains, mais personne n'avait peur de bouger, pour ne pas alerter leur entourage. J'ai vu comme vous vous figiez. On se fige ainsi quand on apprend qu'on a emmené quelqu'un. Donnez-moi la lettre. – Pourquoi pensez-vous que je l'ai sur moi ? – On ne laisse pas ce genre de lettre, sauf dans un coffre-fort, mais il n'y a pas de coffre-fort ici. – Pourquoi voulez-vous la voir ? » Voskoboïnik souffla la fumée. « Je veux voir la date d'expédition. – Je peux vous la donner, mais pourquoi voulez-vous savoir ? – La chasse a commencé en août et elle aurait dû se terminer en six mois. Si votre père a été emmené après ce que nous appellerons la fin de la saison, cela signifie qu'on a augmenté le quota de gibier pour les chasseurs. Qu'on a prolongé la saison. – Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Ma mère m'a écrit qu'il n'était pas rentré, c'est tout. Il a pu se passer n'importe quoi. Peut-être qu'il est à nouveau parti... » J'en avais trop dit, je m'interrompis et indiquai la date : le 3 décembre. Voskoboïnik compta dans sa tête, passant un coton humide sur mon plan – je n'accordais plus aucune importance au fait qu'il pouvait gâcher le dessin – et finit par conclure : « Il a été pris juste avant qu'ils envoient

les chiffres définitifs au centre. Ça veut dire qu'ils l'ont gardé en réserve jusqu'au bout. Ils avaient jusqu'au 5 décembre. Ou peut-être que, au contraire, ils n'avaient pas rempli le plan, et ils ont cherché au dernier moment qui prendre, et l'ont trouvé. Je ne peux pas vous dire d'où je le tiens, mais ce n'est pas très important, ils ne se cachent pas, ils sont fiers de désarmer les ennemis, ils se plaignent de ce que leur travail est difficile. Vous avez dit "à nouveau parti", ça signifie qu'il avait déjà dû se cacher. Votre famille a été expulsée en première ou deuxième catégorie ? »

À ce moment, je devinai de quel plan il parlait. Jusque-là, en lisant la lettre de ma mère, je me disais, comme un idiot, qu'il restait de l'espoir, que mon père avait pu partir de lui-même. Elle avait écrit : il est parti du sovkhوزه et n'est pas rentré, personne ne l'a vu en ville, le responsable ne répond rien, passe à Smolensk, à la direction, fais des recherches. À présent, je comprenais de quelle direction elle voulait parler, celle-là et aucune autre, mais elle n'avait pas osé l'écrire directement. Je ne pus retenir une exclamation : « Les salauds. » Mon aspect était sans doute frappant, je devais lancer des regards furieux, car Voskoboïnik éteignit immédiatement sa cigarette : « Attendez. Je vais vous expliquer pourquoi je vous ai posé la question. Il fut un temps où j'ai étudié le droit, c'était une autre époque – de la main, il montra derrière son dos –, et j'avais l'impression que je ne pouvais pas ne pas aller à la guerre, quand la patrie était au bord du gouffre et les nouvelles toujours plus mauvaises. Pour le tsar, la patrie, la foi ! Quelque chose comme ça. » Il fronça les sourcils et son visage prit une expression alarmée, inspirée. « Je n'ai pas eu le temps de me battre vraiment, et quand je suis rentré, avec le grade d'officier, le pouvoir avait déjà changé. Avec des camarades de régiment, nous sommes allés à Saratov, où ils cherchaient des cadres militaires. J'ai décidé de soutenir le pouvoir, la loi. D'être tout de même du côté de ceux qui ont écrit et qui appliquent la loi – il y avait un peu plus de garanties qu'ils ne me toucheraient pas. Je fus envoyé à Khvalynsk. Une petite ville de province, quelques maisons de pierre, pour le reste des isbas, l'église avait beaucoup de paroissiens. La première année après la révolution, les gens se remettaient gentiment, mangeaient les réserves. La vie était plutôt calme, je me suis

marié. Il y avait peu de communistes. Le président local ne comprenait rien aux subtilités de la foi, a commencé à organiser des conférences anticléricales et un jour, aux abords du village, il a trouvé une espèce de poupée en bois dans une chapelle, vêtue d'une jupe et d'un tablier, le dieu mordve de la pluie, et il a ordonné de l'emporter. Nous l'avons déplacée jusqu'au comité exécutif, mais nos camarades croyants se sont arraché les cheveux et ont couru chez le pape : cette poupée avait été mise là avant les semailles, pour que la moisson soit abondante. Le pape soutenait leurs rituels, il a fait sonner la cloche. Les paroissiens se sont jetés sur nos matelots, ceux-ci ont commencé à tirer, ont tué deux personnes, blessé deux autres. Une commission est venue, a renvoyé le président. Ils ont traîné l'idole dans l'église... »

Voskoboïnik s'interrompit et fixa sur moi un regard délavé. J'étais mal à l'aise. Il se détourna et murmura qu'il ne savait pas pourquoi il racontait tout cela. J'avais beau être absolument écrasé par ce que j'avais entendu, je fus gêné par sa coquetterie, et je fis un geste de la main : « Vous m'avez pris en otage, alors je vous écoute. » Voskoboïnik eut un sourire fin. « Vous allez comprendre. Bref, la deuxième année les réserves étaient déjà épuisées, et personne ne voulait plus donner de blé. Les propriétaires faisaient irruption dans nos réunions, nous interrompaient, criaient que nous devions sortir de la cellule. Saratov envoya des troupes de réquisition, et commença ce qui se poursuit en ce moment, ce qui s'est abattu également sur votre père. Je me souviens, il y avait un commissaire du nom de Tcheriomoukhine, il a fait fusiller cent trente koulaks, il a réquisitionné tout le blé trouvé, sans donner le moindre reçu. Il a obligé tout le monde à écouter la conférence « Pourquoi les autorités ne peuvent pas donner le maximum en ce moment », et quand on l'a dénoncé, on a répondu de Saratov que Tcheriomoukhine "n'est pas un bandit, mais notre honorable camarade de parti" et qu'il agissait selon les lois martiales. Donc, comprenez : ces lois ont toujours cours. »

À l'étage au-dessus, l'un des ingénieurs hydrauliques se leva et, traînant les pieds, se rendit au petit coin. Voskoboïnik s'approcha doucement du vasistas et enleva la neige du cadre. Quand l'ingénieur hydraulique revint sur ses pas et que les

bruits cessèrent, il se remit à parler : « L'année d'après, la moisson fut mauvaise à Khvalynsk, à l'automne on réquisitionna le dernier blé, et vint l'hiver. Les habitants écrivaient des lettres avec "nous demandons humblement au comité de production régional de comprendre notre situation critique et de ne pas nous laisser, nous et nos enfants, souffrir de la faim avant l'heure, et de nous donner du pain selon la norme pour sept mois", mais depuis Saratov, on nous ordonna de supporter. Le premier à se mutiner fut le bataillon de garde commandé par le socialiste-révolutionnaire Vakouline. Les émeutes se répandirent comme un feu de forêt. Les rebelles furent rejoints par tous ceux qui en voulaient aux rouges. Des troupes indéterminées entrèrent dans Khvalynsk ; au lieu d'uniformes, certaines étaient vêtues de loques, d'autres de vareuses militaires aux galons arrachés. »

Voskoboïnik s'échauffa et, au cours de sa confession, prit son ton d'informateur politique. Cela aurait été drôle, si je n'avais pas remarqué la folie qui s'amassait dans le blanc de ses yeux. Par ce sombre matin de Khvalynsk, il marchait de long en large dans son isba, essayant de s'habiller. Il affirmait qu'il n'avait pas songé à prendre les armes, il était envahi par la peur et le désir de fuir pour qu'on ne s'attaque pas à sa femme. « Je n'ai entendu que deux coups de feu de toute la matinée : ils ont attrapé les communistes presque dans leur lit. Ils les ont rassemblés sur la place, ont fait venir les habitants. Je sentais un froid satanique dans mon ventre. Je comprenais qu'ils allaient tuer, et je priais, même si je suis, comme vous le voyez, sceptique. On nous faisait avancer un par un, demandant à la foule : "On le relâche ?" On fit avancer mon voisin, il donnait des cours aux travailleurs de la culture, une paysanne dit soudain : "Il a pris ma vache." Le responsable des travailleurs de la culture ! Ils lui donnèrent un coup de baïonnette, il tomba, puis ils le frappèrent avec leurs crosses. Quelques minutes plus tard, l'un des hommes saisit son fusil, écarta les autres et lui tira une balle dans la tête. Le corps fut laissé dans la neige, et jusqu'au soir les chiens mangèrent sa cervelle. Le suivant fut avancé, les gens dirent : "Quitte les communistes, rejoins-nous !" Il fit non de la tête, et on tira dans son œil droit. La foule poussa un cri. L'homme s'effondra, il semblait définitivement immobile, puis il eut soudain des

convulsions. Moi, vous savez, je me suis mis à fixer un bouton de mon manteau pour ne pas m'évanouir, et j'ai balbutié : "Bouton, gentil bouton, retiens-moi dans ce monde, bouton, gentil bouton, retiens-moi dans ce monde." On ne m'a rien fait, et j'ai juré par tous les dieux que je n'aurais plus jamais, sous aucun prétexte, aucune foi ni aucune conviction. »

La lueur de la lampe se mit à décliner. On avait éteint l'électricité quelque part, ou peut-être que c'était le vent qui agitait les poteaux de Brassovo. Tantôt nous étions plongés dans le noir, tantôt la lumière éclairait un instant la silhouette voûtée de Voskoboïnik sur sa chaise. Quand le jeu de lumière cessa, il leva prudemment les yeux et me fixa sans ciller.

« Je ne m'étonne de rien, dit Voskoboïnik, et son ton d'orateur avait disparu. Il ne se passe rien de nouveau en ce moment. Pendant de longues années, les gens se sont entretenus par la faim, les sabres et les balles. Et il ne pouvait pas en être autrement, puisqu'on avait commencé par dresser voisin contre voisin. Et comment se sortir de cette merde ?... Bref, Vakouline était lui-même un officier, pas un paysan, mais un militaire comme nous tous. Il avait l'impression qu'il suffisait de s'unir avec les paysans de Tambov – et des milliers de moujiks s'étaient joints à lui – pour bloquer le Sud, et donc le débouché vers la mer, et les puissances capitalistes allaient nous soutenir, et ce serait la fin de ces crapules qui avaient pris les capitales. Non à la dictature des classes ! L'anathème contre le communisme imposé ! À bas l'autocratie des commissaires ! Vive le commerce libre ! Donnons du crédit aux particuliers ! Et quand on m'a demandé si j'étais prêt à quitter le rang des communistes, j'ai répondu que je voulais mourir pour le droit de disposer de sa terre et blablabla. J'en dis tant que Vakouline m'inscrivit dans l'état-major et me fit écrire des proclamations. Mais Seigneur, nous n'imaginions pas à quelle vitesse notre campagne serait interrompue. Nous n'avons pas réussi à nous unir avec Tambov. Les rouges nous ont envoyé l'armée avec la cavalerie et des voitures blindées. Nous fûmes défaits en quelques semaines. Deux frères échappés à la révolte de Tambov nous rejoignirent. L'un d'eux avait un visage rougi, comme par le vent ou un érysipèle. Ils nous racontèrent qu'ils avaient été poursuivis pendant plusieurs jours. Qui à cheval, quelques charrettes, qui clopinant à pied,

pas lavés depuis longtemps, envahis par les poux, des croûtes de pain moisi dans les poches ; ils s'étaient rassemblés dans la forêt pour compter ceux qui restaient et déterminer qui rejoindrait la colonne de combat et qui resterait pour retarder les troupes. Ils avaient décidé de dormir deux heures et de bouger à minuit, mais ils avaient été réveillés par des claquements. Ils avaient eu l'impression que des oiseaux noirs volaient à travers les couronnes des arbres et venaient s'écraser à terre ; une fumée blanchâtre se répandait. L'horreur, les ténèbres, ils étouffaient, qu'était-ce, pourquoi cette fumée déchirait-elle la gorge ? Beaucoup, aveuglés, s'étaient enfuis en hurlant, tandis qu'une nouvelle vague de gaz venait à leur rencontre. C'étaient les rouges, qui avaient apporté des bouteilles de chlore, les avaient disposées dans la forêt et ouvraient les vanes. Les frères qui nous avaient rejoints avaient eu de la chance : que ce soit parce que le vent avait chassé le gaz, ou que leurs organismes avaient supporté l'attaque, ils avaient pu sortir, fermant les yeux, marcher un kilomètre hors de la forêt avant de tomber sur le bas-côté. On ne les avait pas trouvés parce qu'ils gisaient, évanouis, comme deux sacs... Mais nous n'avions aucune bonne nouvelle pour eux. Tous devenaient fous à force de ténèbres et de boue, de steppe à parcourir et, quand nous voyions les feux des maisons hérissées au loin, nous nous disions : Qui nous attend là-bas, que se passera-t-il, est-ce que nous allons les tuer, ou qu'une ombre avec un couteau jaillira de derrière l'entrée froide ? Les villageois haïssaient tout le monde : nous, les rouges. Nous voyions ces yeux derrière les fenêtres. Et je compris que tout finirait dans un bain de sang. Personne n'allait se mettre d'accord avec personne, il n'y avait pas de retour en arrière possible. »

Voskoboïnik s'arrêta, se frotta les tempes et s'approcha du lave-mains. Il attrapa tout le filet d'eau dans sa paume, pour qu'aucune goutte ne tombe en retentissant dans le seau. Quand Vakouline avait été tué, Popov avait été choisi comme commandant : un cosaque du Don, un ancien commandant de régiment dans la cavalerie. Les rouges, avec leurs machines blindées et leurs draisines cuirassées, s'étaient déployés sur les rives de la Volga et furetaient par là. Après avoir tenté de prendre Tcherkasskoïe, les insurgés avaient perdu beaucoup d'hommes et d'armes et avaient compris qu'ils devaient passer

de l'autre côté de la Volga, dans les villages où il n'y avait presque pas de communistes. Ils assassinaient déjà à droite et à gauche et pillaient sans remords, parce qu'il n'y avait plus de provisions et que le démon de l'impunité avait été lâché depuis longtemps, et pas par eux.

« Nous étions en mars. La glace fondait sur les rives de la Volga, l'herbe s'élevait en crinières brunes. Le fleuve encore gelé prenait des teintes sombres, faisait penser à un miroir brisé. Nous cherchions où traverser, quand nous sommes tombés sur deux soldats de l'Armée rouge qui voulaient aussi franchir le fleuve et se faire oublier. Ils n'ont même pas tenté de résister. Nos combattants leur ont arraché leurs fusils, et ouvert les culasses pour voir s'il y avait des traces de poudre, mais les culasses étaient propres, étincelaient comme le soleil... De l'autre côté de la Volga, l'armée s'est éparpillée. Je suis parti en direction d'Astrakhan pour y retrouver ma femme : c'était notre plan si nous devions fuir. Nous nous sommes rejoints, et avons commencé à vivre sous un autre nom. J'ai appris à me cacher, à déménager de ville en ville. Que faire d'autre, quand vous êtes enfermé comme dans une grange obscure à l'air vicié par des espèces d'insectes, une troupe monstrueuse ? Si on ne sait pas montrer patte blanche, on finit tôt ou tard par être découvert. On est acculé. Pendant dix ans, nous nous sommes cachés, puis j'ai compris qu'ils m'avaient déjà à l'œil, et je suis allé me rendre de mon propre chef. Nous avons été exilés pour trois ans à Novossibirsk. Je les haïssais, mais je n'avais pas le choix, et à mon retour j'ai dû réfléchir à chaque mouvement, comme en milieu de partie, quand l'ouverture est déjà faite et qu'on ne peut pas revenir en arrière, et que l'adversaire a un instinct de bouledogue. J'ai eu de la chance : on est vraiment dans une anse calme, ici. Pourtant, la guerre va bientôt éclater. Les journaux ne mentent pas. Je l'attends avec horreur, parce que ici nous sommes dans un monde isolé, douillet dans une certaine mesure ; mais je la désire aussi, parce que nous devons être vengés et que nos enfants méritent une autre vie. »

Il décida que j'étais fatigué de ses discours, et se mit à gratter quelque chose dans son fume-cigarette. En fait, ce que j'avais entendu me coupait le souffle. Je ne pensais pas qu'il enjolivait. Peut-être qu'il avait seulement passé sous silence le meurtre des soldats de l'Armée rouge sur la glace sombre, mais cela

ne changeait pas grand-chose. J'étais écrasé, non seulement par le poids de ces choses que j'ignorais et auxquelles je ne voulais pas penser, mais aussi par le fait que son récit éclairait point par point tout ce qu'il était arrivé à mon père. Je voyais maintenant un nouveau sens à ces événements et je tentais de les unifier dans une représentation logique. La lampe, les atlas qu'elle éclairait sur les murs et la table lumineuse que je n'avais pas éteinte s'assombrirent. La pièce plongea dans l'obscurité, se déplaça vers la droite et le haut, comme une diapositive de film fixe.

« Si je vous raconte tout cela, c'est parce qu'il faut se tenir prêt, dit soudain Voskoboïnik. Tant que les gens qui sont capables de réfléchir ne s'uniront pas, même très prudemment, tout sera vain. Nous verrons arriver un nouvel homme qui ne se souviendra pas, ne saura rien d'une époque où nous vivions différemment. Regardez : notre club d'inventeurs rassemble toutes sortes de jeunes gens intelligents, et j'aimerais que nous réfléchissions ensemble à la possibilité de considérer la guerre que tout le monde attend comme une guerre de libération. Nous inventons des objectifs optiques, améliorons des installations radio et toutes sortes d'autres modèles techniques, ne devrions-nous pas aussi inventer un meilleur avenir pour notre patrie ? » Je comprenais où il voulait en venir, mais j'étais écrasé par ma découverte et je coupai court à la discussion en promettant d'y réfléchir et de le revoir dans cette même pièce dans deux jours. Pendant quelques secondes, Voskoboïnik m'examina avec curiosité et une certaine inquiétude, s'imaginant des motifs inconnus qui pourraient me pousser à courir le dénoncer, puis prononça : « Très bien, réfléchissez », et sortit.

Je marchai longtemps de long en large dans la pièce, cherchant à assimiler tout ce qui m'était tombé dessus, attrapant des objets pour ensuite les reposer au hasard, accrochant la carte encore humide au mur, puis l'enlevant. Enfin, je m'habillai à tâtons dans l'entrée obscure et, m'efforçant de ne pas heurter les bottes de feutre à galoches en caoutchouc, je sortis sur la pointe des pieds et partis lentement vers la forêt. Les couronnes des pins étaient noires. Des étoiles étaient suspendues dans le ciel, immobiles et brillantes. Le vent s'était tu. Je marchais à petits pas rapides, comme un canari mécanique, soulevant la neige, me récitant des comptines enfantines. Je

n'aurais pas remarqué à quel point je m'étais déjà éloigné si je n'avais pas eu besoin d'uriner. Un arrêt, des habits ouverts maladroitement, le son de la neige qui fond. Je sentis le froid. On ne voyait déjà plus les lumières de Brassovo. Après avoir marché trois kilomètres dans le froid, je me débarrassai de la fièvre qui m'avait poursuivie. Quand je cessai tout à fait de trembler, je retournai sur mes pas, et une fois dans ma chambre, pelotonné sur mon lit, sous ma couverture froide, je continuai à confronter ce que je venais d'apprendre à ce que je savais déjà, mais sans vouloir y penser.

Ce n'était pas si facile : je ne connaissais pas bien mon père. Nous n'avions été proches que pendant les quelques années où il était rentré et avait vécu avec nous. Et je m'en souvenais peu, par bribes. Eux, les Soloviev, avaient leur nid familial dans une isba noire¹ de Roudnitsa, un village de deux dizaines de maisons dans la région de Smolensk. Leur nom venait d'un ancêtre qui chantait à l'église d'une voix de fausset², mais il n'y avait pas lieu de croire ces récits, ni les autres légendes. Ils avaient commencé par vivre chez les hobereaux Lykochine, puis tous seuls, semant du seigle et plantant la pomme de terre, abattant des arbres pour le commis des hobereaux ou pour le pope qui s'empressait de revendre le bois. Mon grand-père était toujours en colère, mécontent, engueulait tout le monde et battait sa femme, ses enfants n'aimaient pas être à la maison et préféraient transporter eux-mêmes le bois plutôt que de rester auprès de leur géniteur à lier les souches et tirer les rondins avec le cheval, et à recevoir force claques. On ignore ce que serait devenu mon père s'il n'avait pas supplié ma mère d'acheter, chez un marchand ambulancier qui acheminait ses volumes de vies des saints dans un traîneau, des livres sur les saints martyrs et Alexis l'homme de Dieu. En les déchiffrant syllabe par syllabe, il fut impressionné et se mit à vouloir d'autres livres. Une année plus tard, un colporteur arriva de la ville voisine de Iartsevo, cette fois-ci avec des romans. Mon père avait pris la précaution d'économiser quelques sous qu'il donna au colporteur pour *Fransyl couronné*

1. « Isba noire » : les isbas les plus pauvres, où on chauffait au poêle sans tuyau : la fumée restait dans la maison, noircissant les murs.

2. Soloviev viendrait de *solovieï*, le rossignol.

et *Le Milord anglais George*¹. À la place de l'école où, hormis l'abécédaire, on ne lisait rien, il obtint pour la première fois de sa vie une autorisation du grand-père, à savoir d'aller à l'école que les propriétaires terriens venaient d'ouvrir pour les enfants paysans dans le village voisin de Kazoulino. Cette école était dotée d'une petite bibliothèque avec des bancs rugueux, une seule lampe et des tomes de l'*Iliade*, de l'abbé Prévost et de Karamzine. À l'entrée, le surveillant vérifiait que les mains étaient propres.

Cette collection de livres était suffisante pour que mon père se gave de lectures pour les années à venir. Il était d'une timidité malade. On essaya de le marier pour acquérir une travailleuse supplémentaire à la maison, mais chaque fois soit les parents de la jeune fille envisagée ne parvenaient pas à se mettre d'accord avec grand-père au sujet de la dot, soit on mariait déjà une fille, et la famille n'avait pas d'argent pour deux mariages. Mon père se tourna ensuite vers le pope, qui prit l'avance pour ses services d'entremetteur et la dépensa en boisson, expliquant ensuite que ce n'était pas une tromperie, mais un châtement pour le pécheur qui venait si rarement à l'église. On n'osa pas se plaindre, parce que le prêtre était aussi un mouchard. Assis devant la fenêtre trouble avec vue sur un morceau de rivière et un saule blanc, contre lequel le voisin, en casquette, mais pieds nus, s'était endormi, mon père décida de fuir. Ayant fabriqué une fausse lettre de la part d'un oncle au troisième degré à Pétersbourg, dans laquelle ce dernier promettait de l'engager comme aide dans sa boutique d'huile de lampe, il la montra au grand-père et promit d'envoyer chaque mois trois roubles. Le grand-père ne se fâcha pas et lui donna deux pièces d'or pour la route.

Mon père n'avait jamais dit où il avait erré et ce qu'il avait fait à Pétersbourg. La seule chose qu'il racontait était qu'il avait failli se noyer en cassant de la glace sur la Neva. Ils découpaient des « sangliers », comme on appelait les parallélépipèdes translucides, pour faire des glacières dans les cours des

1. Les deux livres sont des romans d'aventures populaires du XVIII^e siècle en Russie, histoires illustrées tirées à des milliers d'exemplaires sur papier bon marché et vendues par colportage dans les villages (tout comme les vies des saints).

maisons. On approchait des traîneaux avec un bord surélevé à l'arrière, on y mettait les masses gelées et on les sortait de l'eau. Un jour, le cheval glissa et fut entraîné vers le trou dans la glace, les hommes s'accrochèrent aux rênes, aux bran-cards. Mon père tomba à l'eau. Pour en sortir, il s'accrocha au traîneau et reçut immédiatement un coup de gaffe. Il glissa sous l'eau, en émergea, attrapa, en se coupant les mains, le bord glacé, et entendit le hurlement du brigadier : « Tu voulais noyer tout le matériel ? » Renvoyé sur-le-champ, il se risqua à paraître devant son oncle au troisième degré. Celui-ci se hâta à son travail, et lui dit qu'il était sincèrement heureux de voir son neveu et qu'il lui aurait offert le thé si son intendante n'était pas partie au marché. Quelque chose remua dans la petite chambre. Mon père dit qu'il n'avait besoin que d'un conseil, qu'on se dépêcha de lui donner. L'oncle se souvint d'une annonce selon laquelle le ministère de l'Agriculture récemment créé avait ouvert une école de régisseurs de campagne, et recrutait des élèves. On acceptait tous ceux qui avaient terminé au moins deux classes de l'école de *zemstvo*¹, une préférence étant accordée à ceux qui avaient des lettres de recommandation.

Mon père se rendit à Kazouline, traversant dans la nuit son village natal, et se jeta aux pieds du propriétaire terrien Lykochine. Il le fit d'ailleurs juste à temps. Peu après, Lykochine vendit son domaine avec la terre, et le nouveau propriétaire, bien qu'il ait été préoccupé par l'éducation des masses, n'organisa pas d'école ni n'intervint pour améliorer le sort de ses fermiers. Lykochine pensa à ses nombreux parents et à leurs domaines et écrivit une lettre de recommandation, convaincu qu'elle n'obligeait à rien, mais qu'un homme capable pourrait toujours être employé utilement. Mon père, ayant dépensé ses dernières économies dans le billet de train, se tenait devant la fenêtre et regardait tomber sur les baraques l'ombre des maisons en pierres noires de suie, derrière lesquelles se profilaient d'autres maisons, encore plus hautes et plus moroses. Il entra dans Pétersbourg dans un wagon d'une

1. *Zemstvo* : assemblée de province en Russie tsariste (1864-1917), avec des représentants de toutes les classes sociales, destinée à décider de l'administration locale, de la construction d'écoles et d'hôpitaux, etc.

classe supérieure. Ayant vérifié l'adresse écrite sur un bout de papier, il trouva l'école et faillit être recalé à l'entretien. On lui demanda s'il avait cultivé la terre. Mon père pâlit, puis se souvint que, à Roudnitsa, un paysan qui allait au village voisin lui avait dit qu'il fallait laisser la terre se reposer, et ne planter que du trèfle pour une année. Alors, il s'était intéressé à la question, avait réfléchi aux avantages de ce nouveau moyen de semer et en avait parlé à son père et aux voisins, mais ceux-ci avaient failli le battre. Mon père raconta cette histoire. L'examineur le fixa un moment, et mit une appréciation dans le carnet. Le nouvel étudiant fut conduit dans un appartement où vivaient d'autres élèves.

Mon père rentra chez lui avec un diplôme de régisseur l'année où finissait le siècle. Il n'alla pas à Kazouline, mais à Vychegor, le domaine des oncles de Lykochine, descendants des Écossais russifiés Leslie et des Apoukhine. Leur haras, qui avait fourni des chevaux de trait et des trotteurs Orlov non seulement à leur parenté, mais aussi à l'armée et en vente publique, s'était mis à végéter. Mon père aimait les chevaux, il était reconnaissant à Lykochine de l'avoir envoyé diriger le haras. En quelques années, il renouvela les commandes militaires, et attira l'intérêt de l'intendant de l'écurie de la manufacture de tissage de Iartsevo. La manufacture appartenait au célèbre millionnaire Khloudov, et dans ses bâtiments de brique avec des tourelles, ronronnaient des métiers à tisser anglais, qui savaient tout faire avec du coton d'Égypte : calicot, chintz, moleskine, et d'autres tissus très fins. Bien sûr, l'intendant était toujours en manque de chevaux de trait pour les manufactures et le domaine. Mon père le fournissait en chevaux plusieurs fois par an. Les Apoukhine l'appréciaient et lui avaient proposé d'ajouter une maison à la maison de pierre d'un étage, pour sa famille, mais les filles s'étaient enfuies de chez le grand-père, qui préféra rester chez lui et recevoir l'argent de son fils. Mon père alla le trouver pour tenter de le convaincre, mais sans succès. La grand-mère, apprenant ce refus, pleura pendant plusieurs mois devant la vitre trouble avec le saule, et mourut bientôt.

Cinq ans plus tard, disait mon père, le village fut en ébullition. Dans chaque isba, on attendait la fin du monde, on comptait le temps qu'il restait avant l'arrivée de l'Antéchrist et

de la pluie de feu, on discutait des sorciers, des loups-garous, cherchait des signes et priait pour que l'oïnt du Seigneur intervienne en leur faveur. Mais beaucoup chantaient *La Marseillaise des travailleurs*. C'était la faute de la révolution et, pour ce qui était des troubles à Kapyrevchtchina, c'était aussi la faute de la fabrique, d'où venaient les émeutes, les grèves et les tracts, qu'au début on cachait pour ne les lire qu'à l'abri des regards, puis qui devinrent de plus en plus légaux. Dans la chênaie, de l'autre côté de la rivière Vop, les réunions du Premier-Mai battaient leur plein : débarrassons-nous des propriétaires terriens, prenons la terre. Les Apoukhtine venaient de plus en plus rarement de Pétersbourg, et on s'était déjà emparé des foins sur leurs terres. Mais tout se calma très vite, et même sans verser de sang, et les paysans se remirent à chanter *Seigneur, protège ton peuple*, cependant quelque chose de nouveau était apparu dans leur allure. Ils ne croyaient déjà plus en l'intercession du tsar, ni en la bénédiction de Dieu sur ses épaulettes. Mon père avait l'impression que c'était pour le mieux : les paysans avaient cessé de se considérer comme des esclaves et agissaient, certes maladroitement, mais au moins faisaient preuve d'indépendance. Ils vendaient les terres, certains déménageaient, changeaient de lieu, plantaient des vergers. Des bandes firent également leur apparition. Quand il faisait le tour des propriétés éparpillées dans les villages, mon père emportait un fusil, soi-disant pour se protéger des loups.

Quelques années plus tard, quand la guerre avait déjà commencé, mon père vint à Iartsevo pour voir ce qui avait changé dans les plans de la fabrique, et y rencontra ma mère. Elle travaillait comme journalière sur le contenu à filer. Les bancs à broche triaient le lin peigné en fibres, qu'on emportait sur les contenus à filer qui tordaient les fils ; ma mère les enlevait et les apportait au bobinoir. Si les fils étaient déjà secs, on les empaquetait, s'ils étaient humides, on les faisait sécher sur des cylindres. Ma mère vivait avec ma grand-mère à la périphérie du bourg. Elle avait vingt-quatre ans, et elle comprit que cet homme de petite taille, qui boitait un peu, qui parlait d'une voix basse, mais très articulée, et qui semblait énoncer ses sentiments avec ses mains (quand mon père était ému, ses mains bougeaient d'elles-mêmes, trahissant des émotions ou des attitudes très différentes de celles qu'il voulait

exprimer), elle comprit donc immédiatement que cet homme était celui dont elle avait besoin pour donner naissance à moi, puis à Tolia, Olga et Margaritotchka, et elle fit quelque chose d'inimaginable : sous un prétexte quelconque, elle adressa la parole à ce régisseur du domaine voisin.

Leur bonheur ne dura pas longtemps. L'année de ma naissance, le bourg était rempli de troupes de l'armée, la fabrique habillait les militaires, la guerre continuait, on cherchait à démasquer des espions, l'été était chaud et la Vop asséchée au point qu'on ne pouvait pas s'y baigner. L'automne suivant, mon père avertit les Apoukhtine que le domaine avait toutes les chances d'être pillé. Autour, ce n'étaient que tracts et slogans, à Gjatsk on avait étranglé la princesse Golitsyne et brûlé sa maison. Il proposa à ses propriétaires de vendre tous leurs biens à l'exception du haras, mais les Apoukhtine refusèrent, alors même que le tsar et les grands-ducs avaient déjà renoncé au trône ; ils ne pouvaient pas croire que l'ancien monde allait s'effondrer, ils s'imaginaient que la dynastie allait revenir, qu'il y aurait des élections et que tout rentrerait dans l'ordre. Bientôt, mon père apprit que les bolcheviks étaient au pouvoir et qu'un tribunal révolutionnaire viendrait dans la région. Il dut s'enfuir sans papiers d'identité. Les villageois arrivèrent immédiatement pour piller le domaine. Le commissaire ne les laissa pas toucher aux trotteurs, mais ils s'emparèrent de tous les autres biens.

Je ne sais pas pourquoi, mais ma mère ne me dit pas que mon père était parti s'occuper de vignes vers la mer d'Azov. Deux ans plus tard, il rentra à Moscou, parce qu'il était plus facile de s'y perdre, de trouver du travail et de subsister sans papiers d'identité. Ce père absent, qui était et n'était pas, apparaissait comme un fantôme, restait à la maison tout au plus une semaine avant de disparaître à nouveau. Il était là, bien sûr, quand mes sœurs et mon frère étaient nés, il aidait discrètement ma mère, craignant de sortir de la maison, puis s'en allait de nouveau. Ma mère lui en voulait, et une fois elle sanglota sans s'arrêter pendant plusieurs jours quand Oletchka¹ eut un faux croup, qu'elle faillit s'étouffer, et qu'il fallut la soigner

1. Le narrateur utilise pour ses sœurs des diminutifs affectueux, Oletchka ou Olia pour Olga et Margaritotchka ou Margot pour Margarita.

longtemps. Les autres tombaient aussi malades, elle devait se débrouiller toute seule. Ma mère était fâchée que mon père l'ait laissée seule, comprenant pourtant que par son absence il protégeait sa famille du malheur, et qu'il ne pouvait envoyer plus d'argent, parce qu'il travaillait pour une misère là où on ne s'intéressait pas au passé des gens. Elle finit par l'arracher de son cœur, et n'accordait pas plus d'attention à ses apparitions qu'à la neige ou la pluie. Mon père ne prévenait jamais de son arrivée.

Je me souviens quand il est apparu par un été de disette, à la naissance d'Olia. Avant qu'il se montre sur notre perron avec un sac de nourriture, nous faisons du pain avec les résidus de blé, récoltions les glands, les lavions pour les moudre. Tout notre blé avait été réquisitionné par les manteaux gris qui étaient apparus un jour à notre porte et qui n'avaient rien expliqué. Leur chef, effrayant, borgne, une balafre traversant tout son visage, avait éructé d'une voix cassée quelque chose avec le mot « impôt ». Sans rien dire, ma mère avait pris les clés de la remise à blé et était sortie avec lui. Elle portait Oletchka dans ses bras, mais cela ne nous fut d'aucun secours. Et rien n'aida personne au village. Les Vinogradov avaient tout un jardin de fleurs et, quand des noces passaient devant eux, les jeunes les saluaient et les Vinogradov coupaient des bouquets qu'ils offraient au fiancé et à la fiancée. Cet été-là, les Vinogradov marièrent leur fille, et après la cérémonie, ils revinrent de l'église, s'assirent autour de la table installée dans le jardin. C'est alors qu'on vint les voir, ces mauvais payeurs d'impôts. La vaisselle et les icônes n'y suffirent pas, c'est pourquoi le borgne, le même qui nous avait pris le blé, attrapa la fiancée par le bras, lui arracha son voile de mariée et l'emporta. À cette époque, on enterra beaucoup de monde au village, surtout des vieux, et ceux qui n'arrivaient pas à mourir et souffraient étaient emportés à l'hôpital. Ils n'en revenaient jamais. Je me souviens que, un jour, je franchis notre portillon et je vis une charrette avancer avec, à l'intérieur, une main osseuse et grêlée qui tressautait à chaque cahot.

C'est pourquoi, en écoutant Voskoboïnik, je comprenais que tout ce qu'il racontait était vrai. Il n'avait pas besoin de mentir. Au contraire, la vie elle-même avait l'air irréaliste, absurde, déformée. À Vychegor, on avait immédiatement compris qui

s'était emparé du pouvoir, mais on n'avait rien pu faire. Les troupes de réquisition exigeaient qu'on leur vende les chevaux pour un certain prix, elles écrivaient dans leur document qu'elles avaient reçu une autre somme, plus petite, et elles empochaient la différence. Tiavsas, l'ouvrier de la fabrique, un vieil activiste, fut le plus long à s'accrocher à sa religion, mais après deux ans il tomba dans le désespoir. Un jour, Tiavsas, ayant remarqué que mon père était chez nous, vint lui montrer une lettre qu'il avait écrite au parti : « Vous étiez des bolcheviks tant que vous aviez des pantalons déchirés et pas de pouvoir, et dès que vous avez eu le pouvoir vous avez oublié ce que vous prêchiez. Ce n'est pas un quelconque homme mécanique, mais un communiste authentique qui vous écrit ces lignes, qui comprend ce qui est et ce qui n'est pas, qui comprend que le marxisme n'est pas un dogme, mais des instructions pour agir, mais la façon dont nous agissons dans ce cas, Allah veuille que ça ne se passe plus jamais. » Mon père n'essaya même pas de corriger ses fautes et lui dit qu'il ne fallait pas envoyer cette lettre. Tiavsas l'incendia du regard, comme s'il était une moisissure, et sortit en courant. Il fut étiqueté comme un déviationniste de droite, on l'attira à Smolensk où il disparut à jamais.

Je ne me souviens pas de comment ma mère a survécu à ces années. J'avais choisi l'insensibilité : je ne comprenais pas certaines choses, je ne remarquais pas les autres. Pour ce qui est de ne pas remarquer, ce n'était pas que je protégeais ma raison, mais ma raison me protégeait en ne gardant pas certaines choses en mémoire, pour que je ne devienne pas fou. De plus, ma mère était silencieuse et s'efforçait de ne pas parler de ce qui se passait, de ne pas montrer comme elle souffrait. Ce n'est que quand mes sœurs eurent grandi qu'elle se mit à parler à voix basse avec elles, parfois à pleurer. Ma mère me poussait à apprendre à Tolia à travailler, mais malgré tous mes efforts, il ne savait utiliser aucun outil à part le marteau et la scie. Nous passions la plupart de notre temps à lire, il n'y avait rien d'autre à faire. Mon père avait rapporté de la bibliothèque des Apoukhine *L'Origine des espèces*, Aristote et Platon, l'histoire des guerres et *La Vie de l'Anglais Robinson Crusoé*. J'apprenais à Tolia à lire dans les livres d'enfants, lisant moi-même les tomes adultes auxquels, bien sûr, je ne comprenais pas grand-chose. Ma mère retrouva un peu d'énergie quand elle rejoignit les

activistes du mouvement des femmes. Les activistes écoutaient des conférences : « Est-ce que la couleur du poil des vaches a une incidence sur leur lait » et « Quand il n'y aura plus d'impôt paysan ». Ma mère allait aussi à un « éthique-co » avec elles, je ne compris que plus tard que « co » voulait dire « communiste ». Après les conférences, les activistes commentaient les derniers potins avec une énergie redoublée.

Un matin, j'aperçus les bottes de mon père dans l'entrée, les semelles poussiéreuses, mais brillant d'un cirage moscovite. Dans la pénombre fraîche de la maison, il tournait une tasse entre les doigts et l'examinait. « Tout s'est fêlé. » Mon père ne précisa pas ce qui s'était passé ni qui était responsable, mais je sentis qu'il ne parlait pas des gens, ni du fait qu'il n'y avait plus de tsar, ni des troupes de réquisition et leurs petits trafiquants, mais des forces que quelqu'un avait laissées sortir de sous la terre et qui étaient plus complexes que nous le pensions, qui voulaient nous priver de tout et en premier lieu les uns des autres. Je me représentais ces forces comme les anges gris aux cheveux hérissés des icônes de grand-mère Frossia. Grand-mère rabattait les rideaux et m'autorisait à regarder les icônes. Les personnages aux visages gris y étaient en général accompagnés de monstres : un homme rouge, barbu, à la tête dédoublée comme un coquillage, un Satan couvert de gourdes faites avec des courges, un démon supérieur à sept têtes tacheté comme un léopard, ainsi qu'un chien noir avec un turban turc, qui traînait le char portant les chefs en enfer. Ensemble, ils formaient une lave sombre, une vague qui s'avancait de la forêt avec une lueur d'incendie. Je me réveillais la nuit, prenais mon chien en peluche par la laisse, et nous nous approchions de la fenêtre pour monter la garde. Peut-être que la vague de feu pourpre s'avancait déjà vers nous ?

Cet été-là, je me mis à détester les personnages au visage gris à cause de mon père, qui était obligé de nous quitter à nouveau, regardant autour de lui, se cachant. Quelqu'un l'avait prévenu de l'arrivée d'une mission de la Tchéka régionale, et tout le monde savait bien que les tchékistes ne laisseraient pas passer la possibilité de dépasser les quotas de lutte contre la contre-révolution en capturant un « ci-devant ». En août, je fuguai avec le voisin, d'un an plus jeune que moi, pour voir le monde. J'aurais voulu trouver mon père à

Moscou pour, d'un côté, me serrer contre lui et, de l'autre, le frapper, le frapper à cause de tout ce qui nous arrivait. Nous fîmes provision de gâteaux, de vestes, de chaussettes, mais en vain : sur les rails de la gare de Iartsevo, nous tentâmes de nous cacher dans la caisse à charbon sous un wagon, mais on nous trouva.

Quand les filles et Tolia eurent grandi, je les conduisis souvent dans le bois récolter des framboises et des cèpes. Si loin que nous marchions, je savais toujours où aller, je me sentais à l'intérieur d'une carte. Je comprenais toujours où était la maison, la Vop, de quel côté était la route. Par contre, je n'arrivais pas à fouiller avec un bâton les buissons et l'herbe sous les bouleaux, à cause de l'ennui et de mon aveuglement, qui apparaissait alors qu'il suffisait de regarder attentivement et de prendre ce que nous cherchions. Mes sœurs avaient bientôt rempli leurs paniers, et quand je leur demandais de me verser des baies, elles s'éparpillaient dans toutes les directions en se moquant de moi et en exigeant : « Chante Lazare¹ ! » Je chantais la chanson des deux Lazare ; elles m'écoutaient, et me donnaient des baies. À la maison, nous mangions les framboises dans du lait, un régal.

La chanson, je la connaissais de notre grand-mère Euphrosyne, chez qui nous allions souvent. Margaritotchka l'appelait Fossia². Fossia se mettait à genoux devant deux icônes où des saints au regard étonné étaient dessinés d'un trait régulier, tandis que des anges gris sortaient de la gueule d'un énorme géant avec des canines, une barbe et des yeux écarquillés. C'est l'enfer, expliquait Fossia. Il n'y a pas d'autres icônes avec cet enfer, ce n'est que chez nous que l'enfer est un être humain. L'église la plus proche qui l'aurait prise comme paroissienne était à l'autre extrémité de la province, elle n'avait pu y aller qu'une fois, pour faire baptiser ma mère. Fossia racontait que son grand-père était issu des Lipovènes – vieux-croyants vivant sur les bords de la mer Noire – et n'avait pas apprécié que leur fille parte vivre avec son mari chez les

1. « Chanter Lazare » signifie se plaindre, gémir sur son sort (voire mendier) ; les deux Lazare : cf. la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare.
2. Le diminutif d'Euphrosyne est Frossia, mais la petite Margaritotchka ne sait pas prononcer les « r », d'où « Fossia ».

Nikoniens¹. Fossia avait gardé, de l'ancienne foi, un livre de prières et de psaumes et des icônes noircies. Elle avait aussi une *krosna*. C'était un grand métier à tisser, mais plus complexe. On pouvait y tisser avec huit fils, avec des motifs : ronds, en vagues, en point d'épine, en grillage et en écailles. Quand elle travaillait, Fossia ne se laissait pas distraire, parce que, si le fil prenait le mauvais chemin, il n'y avait plus rien à faire, on ne pouvait pas démêler un motif raté. « Regarde, Varia, disait-elle à ma mère. Les fils sont bouclés, pas en bataille. Dieu veuille que le tissage aussi se fasse bien. » Fossia nous offrit une nappe : sur le premier rang se promenaient des paons, sur le deuxième aussi, et entre eux, il y avait un pain d'épice. Sur le troisième rang elle voulait tisser une oie en face d'un dindon, sur le quatrième une poule et un canard, sur le cinquième un pigeon et un épervier, sur le sixième une grue et un coq de bruyère, mais elle n'en eut pas le temps. Quand elle fut en train de mourir, on nous envoya, moi et Margot, chercher ma marraine à Izdechkovo. Quand nous rentrâmes, Fossia était déjà paralysée du côté droit. De la main gauche, elle nous montra le poêle, où elle conservait la nappe. Nous courûmes au poêle, mais nous eûmes beau chercher, nous ne trouvâmes rien : le tissage avait disparu. Une larme tomba des yeux de Fossia.

Je pris son livre de psaumes dans sa chambre, j'en aimais beaucoup un que grand-mère chantait d'une voix lente : « Un pauvre pécheur allait par monts et par vaux. Des gens de bien s'approchèrent du pauvre pécheur. Que veux-tu, pauvre pécheur, de l'or, de l'argent, un manteau doré ? Je n'ai besoin ni d'or, ni d'argent, ni de manteau doré. Il me faut, à moi, pauvre pécheur, trois archines² de terre et quatre planches. » Je chantais ça dans les grandes classes, quand j'allais à l'école de Iartsevo en sautant sur les trains en marche. C'est sans doute la raison pour laquelle j'ai longtemps rêvé de rails en rond, d'un trajet qui tournait tout le temps et nous aurions dû

1. Il s'agit de la vieille querelle entre l'Église officielle – réformée au XVII^e siècle par le patriarche Nikon – et les dissidents vieux-croyants, qui n'acceptèrent pas les réformes et constituèrent plusieurs sectes schismatiques, persécutées sous le tsarisme.

2. Deux mètres (ancien système russe).

tourner en rond, mais le rond ne se fermait jamais, et je voyais sans cesse défiler de nouveaux champs, oiseaux, ponts sur des rivières inconnues, cieux sombres et, de temps en temps, une forêt et de rares isbas au loin.

Quand j'eus quatorze ans, nous fûmes expulsés à la lisière de Vychegor, sur les marais. On nous avait promis de la terre ferme, mais on nous conduisit à d'énormes flaques de boue. Margaritotchka trébucha, tomba dans l'une d'elles et y resta sans pouvoir se relever, parce qu'elle s'enfonçait, et elle cria jusqu'à ce que Tolia entre dans la boue jusqu'aux genoux et lui donne la main. Ma mère n'avait pas pris les icônes après la mort de Fossia, mais elle pria à genoux, remerciant Dieu d'avoir eu le temps de faire comprendre à mon père, dans une lettre, qu'il devait se cacher. Nous avions eu de la chance. Ceux qui étaient inscrits comme « paysans aisés », et qui avaient un homme à la maison, étaient convoyés à Iartsevo et rassemblés sous bonne garde. Puis on les chargeait dans des wagons, on leur donnait du blé pour quelques semaines, et le train s'en allait sur les rails. Pour quelle destination ?

On ne nous toucha pas, bien qu'on nous ait menacés comme tous les paysans qui vivaient dans leur propre ferme : si vous n'entrez pas au kolkhoze, on vous emmènera. Au début, nous pensions que ce n'étaient que des menaces, puis les manteaux gris arrivèrent chez les Boukharevitch dont la maison était la plus proche de la gare. Ils confisquèrent les chaussures et les habits, arpentant la maison, flairant les objets, s'intéressant à la vaisselle. Les Boukharevitch mirent des chemises propres et des manteaux à leurs enfants, autant qu'ils le pouvaient, et leur donnèrent des oreillers pour la longue route. Devant la charrette avec des sacs, tout le monde leur demandait pardon, ne sachant comment les aider. L'un des hommes avec un revolver se pencha vers le deuxième et lui ordonna quelque chose. Il s'approcha des enfants et leur prit les oreillers. Bientôt, ils rendirent aussi visite aux Perfiliov. Ils avaient ramené le père de Slednev, où il se cachait chez son beau-fils, dans la grange de séchage du blé. La sœur de ma marraine, Elisaveta, fut aussi emmenée, avec son mari boiteux, chef du magasin de la petite gare. Nous leur envoyâmes un message par un chauffeur que nous connaissions, et reçûmes une réponse : « Ils disent qu'on part tous pour la région de Tomsk. »

Un mois plus tard, un nouveau commissaire avec une mission de la troïka régionale était de retour. Il passait dans tout le village, essayant de comprendre qui, dans ceux qui restaient, avait une attitude de koulak ; puis il créa un comité de parti, une cellule composée des pauvres qui pleuraient avec nous en accompagnant les Boukharevitch, et qui décidèrent quelque chose. On nous inscrivit dans la troisième catégorie, ce qui nous obligeait à nous déplacer, mais pas trop loin. Ils convoitaient notre maison. Nous prîmes notre vache, mais donnâmes nos porcs et le cheval de notre père. Ce fut le début d'un hiver marqué par la faim, dans une isba étrangère et abandonnée. Les petits dormaient sur le poêle, non pas parce qu'il y faisait plus chaud, mais parce que les grands n'y auraient pas tenu. J'y montai la première nuit, et la brique s'affaissa, avec le matelas et avec moi. Le poêle était si délabré que les briques du dessus se descellèrent, tombèrent, et des étincelles jaillirent, le matelas se mit à fumer, je sautai juste à temps. Le poêlier d'Izdechkovo jura, renforça tant bien que mal les briques, mais prévint que la construction ne tiendrait pas longtemps. Nous n'aurions pas survécu à cet hiver sans les envois de mon père, qui s'était mis à gagner plus d'argent dans une petite usine de briques. Au printemps, ma mère comprit que nous ne nous en sortions pas, et nous déménageâmes discrètement dans la maison de Fossia à la lisière de Iartsevo, que personne n'avait achetée. Pour détourner les soupçons, nous allions chacun à notre tour chauffer l'isba des marais et nous occuper de la vache.

Notre père revint bientôt, cette fois-ci pour longtemps. Il était las de se cacher, et l'usine de briques avait été confisquée, on avait dit au propriétaire que la NEP était finie. Mon père avait cinquante-six ans, il obtint un certificat quelconque et vint avec lui se faire engager comme surveillant au sovkhoze. Il montra ses mains rugueuses et prononça un discours préparé à l'avance, dans lequel il disait qu'il avait effacé sa vie précédente. On était toujours en manque de travailleurs dans le sovkhoze, et on l'engagea en lui permettant de rester avec sa famille dans la maison de Fossia. Mon père fut chargé de surveiller des terres près de notre maison. Au début, nous avons peur qu'on continue de nous persécuter, mais la folie se calma peu à peu. Personne ne nous demandait plus d'entrer dans le

kolkhoze. Mon père défricha les jardins de Fossia – l'un faisait 1,5 hectare, le deuxième, un demi-hectare – et l'allée de tilleuls qui menait au passage à niveau. Il coupa les branches sèches et les arbres malades, s'occupa de l'entretien des poiriers, des pruniers, des cerisiers, des cassis, des groseilles et des groseilles à maquereau, des fraises.

Les trains passaient tout près, dans un bruit de roues et de sifflet. Quand j'allais à l'école, j'entendais leur fracas et j'aimais l'odeur de créosote qui imprégnait le bois des traverses, et ces bruits et odeurs devinrent ma maison. Les démons s'étaient cachés, et désormais, quand je restais la nuit, sans chien en peluche, devant la fenêtre, il n'y avait pas de lueur d'incendie au-dessus de la forêt. À cause de notre différence d'âge, mon père me parlait peu, et ne me donna pas de conseils pratiques. J'avais l'habitude d'être l'homme de la famille, et nous étions à l'étroit sous le même toit. En même temps, il m'avait libéré de nombreux soucis, et mes parents décidèrent que je devais faire des études. Mon père insistait pour que je devienne ingénieur : « On chasse tous les propriétaires de terres, par les armes ou les impôts, et ça ne finira jamais. On ne peut plus vivre de la terre, on est promis à l'esclavage. » En tant que fils de « contre-révolutionnaire », je n'avais pas accès aux études supérieures, mais mon père se renseigna sur les écoles techniques de la région et choisit l'école hydrotechnique dans le village de Brassovo, dans la région d'Orel. Il y était allé pour examiner les chevaux du haras local. Ayant vu combien je lisais, il me dit que Brassovo était l'ancien domaine du grand-duc Mikhaïl Alexandrovitch, que sa bibliothèque était réputée et qu'il devait y rester de nombreux livres. Mais je ne fus pas tant attiré par cette perspective, que par la nouvelle que l'école formait des topographes. Je pouvais passer des heures à observer des cartes sur les pages de garde des livres et, bien entendu, j'en dessinais.

Avant mon départ, mon père me parla pour la seule et unique fois. « Tout le temps que j'ai dirigé, peu importe qui, moi-même, un employé ou un haras, j'ai compris que le plus terrible, c'était le mensonge ordinaire, anodin, me dit-il. Le pire, ce n'est pas quand on te ment – avec le temps, tu apprendras à t'en apercevoir. Le pire est ceux qui se mentent à eux-mêmes, puis te parlent, et tu les écoutes et commences à les

croire. Au début je n'osais pas, puis j'ai commencé à prendre les gens par les épaules, je les faisais asseoir en face de moi et je leur demandais de tout raconter dans l'ordre, ce qui s'était passé et ce qu'ils avaient compris. Je les interrompais pendant le récit, en leur faisant préciser tel ou tel point – et je commençais à comprendre quand ils mentaient, quand ils rusaient et quand ils s'étaient convaincus eux-mêmes. C'est la même chose pour soi : on a des ennuis, on se sent amer depuis longtemps, et il s'avère qu'on est gêné de faire ceci ou cela – alors que c'est justement ce qu'il faut absolument faire, on se rend à ses préjugés et on agit autrement. C'est un grand malheur. Apprends à distinguer ton mensonge de toi. » Il se tut un instant, puis poursuivit : « Seulement aujourd'hui, le mensonge règne. Tu ne peux pas t'en garder, mais si tu as les pieds solidement campés sur terre et que tu te respectes, ils ne parviendront pas à te briser. Et tant qu'ils ne t'ont pas brisé, n'hésite pas à regarder autour de toi comme si tu étais un étranger, ou même une créature non humaine, peu importe laquelle, mais dotée d'une raison lucide. » J'avais déjà décidé de quelle part de lui je voulais hériter, et quand il se mit à réfléchir à ce qu'il pourrait m'apprendre d'autre, je ne pus m'empêcher de le serrer dans mes bras.

Lors de mes premières vacances, je constatai qu'il s'attachait à vivre tout ce qu'il n'avait pas vécu avec sa famille, et dépensait l'argent qu'il avait gagné pendant toutes ces années. Il construisit une bania avec un poêle et des bancs, la fumée sortait à l'extérieur. Il transforma l'isba de Vychegor en remise, y ajouta une grange avec un séchoir à blé. Il acheta une faucheuse à deux chevaux et les chevaux, ainsi qu'une presse manuelle pour le foin qui faisait des balles de cinquante kilos. Nous eûmes des porcs, des moutons et une deuxième vache. Ma mère y croyait : pour la première fois depuis de longues années, nous ne voyions plus de gueules grises ricanantes approcher d'un air affairé de la maison des voisins, munies d'une charrette avec des brancards qui dépassaient comme des os. Après avoir marché comme des araignées rampantes, les gens s'étaient un peu redressés. Nous quatre, les enfants, avions grandi, ma mère reprit du travail dans la fabrique de tissus, cette fois-ci comme noueuse. Trois ans passèrent, et en troisième année je me vantai d'avoir remplacé le professeur

de dessin technique. Ma mère et mon père, assis sur le perron à demi effondré, derrière lequel on voyait le trou noir de l'entrée, se regardèrent, et dirent : « Dessine-nous une nouvelle maison, celle-ci est trop petite. »

Ayant noté leurs désirs, je dessinaï une maison avec une façade de vingt mètres de long. Le perron était sur la gauche, suivi par une vaste entrée, puis un vestibule, avec des cintres et des bancs, qui donnait sur la salle à manger. À droite de la salle se trouvaient la cuisine et le poêle avec une couchette, et à gauche, une petite chambre à coucher pour ceux qui arrivaient ou partaient tôt et ne voulaient pas déranger les autres. De la salle à manger, un couloir menait au salon. Je décidai d'ajouter un perron au salon, sur la façade opposée, pour qu'on puisse descendre dans le jardin par un escalier. J'avais l'impression que c'était trop luxueux, mais mon père et ma mère avaient envie de ce confort qui leur avait manqué, et approuvèrent mon idée. Du salon, une porte menait à la deuxième entrée et, sur la droite, à une grande chambre à coucher. Ma mère voulait décorer la deuxième entrée de pots de fleurs, c'est pourquoi le plan s'agrémenta de quatre fenêtres côté jardin et trois à l'angle de la maison. De la deuxième entrée, deux portes menaient à nos chambres, une pour moi et Tolia, une pour nos sœurs. Sous les fenêtres de la petite chambre à coucher et de la salle à manger, je dessinaï des buissons de jasmin, sous les fenêtres de la deuxième entrée, des lilas. Notre voisin, Bepalov, son cousin et son beau-frère nous aidèrent à la construction. Ils n'étaient pas particulièrement habiles, mais rapides. Ma mère leur faisait la soupe, mon père grimpaït sur la charpente, furetaït partout, notant tout sur un cahier, vérifiant qu'on n'avait pas oublié de mettre une serrure où elle devait être. Il alignaït les lambourdes avec un niveau de charpentier, et non au jugé. Le soir, ils sortaient la table dans le jardin et buvaient du vin aigre sous les pommiers. La nouvelle maison était énorme, et sentit longtemps la résine. De la lisière du bosquet où nous étions couchés, moi, Olia, Margaritotchka et Tolia avec nos paniers remplis de cèpes, elle ressemblait à un bateau. C'était avant mon départ pour ma dernière année d'études à Brassovo. C'était un jour d'août calme et chaud, interminable, mais je ne me sentais absolument pas tranquille.

Au début de l'été, quand j'étais arrivé à Iartsevo, je n'étais pas allé directement à la maison, mais j'avais traversé les rails et j'étais descendu dans le pré au bord de la rivière. Par cette journée grise et mouillée, j'avais observé des traces sur le sentier : là, un vélo avec un pneu large, ici une botte à la semelle épaisse, puis des bottines étroites qui étaient passées à pas pressés. Au loin, on entendait l'eau sous le pont de la Vop, au-delà duquel se trouvait une falaise et, derrière les arbres, se dressait une tour avec une horloge ronde. D'habitude, à cette hauteur, je partais sur la droite pour flâner le long de la Vop, en direction de notre passage à niveau. Mais j'avais soudain remarqué des faucheurs. Ils avançaient dans le champ d'un air menaçant, cherchant quelque chose des yeux. C'était un champ énorme : ils l'avaient divisé en secteurs et avançaient dessus. Un coup de faux – des pas-d'âne et des armoises étaient tombés. Ils ne fauchaient pas systématiquement, mais ici et là : quelques fleurs, une petite surface. Les herbes non fauchées ne se redressaient pas, comme si elles craignaient de regarder vers eux. Il ne se passait rien d'autre, mais quelque chose m'avait poussé à éviter mon trajet habituel et à marcher au hasard sur la rive, vers la droite, cherchant un gué ou un pont. Après avoir marché un moment, j'étais arrivé à un détour de la Vop où elle devenait étroite et peu profonde, avec un courant rapide, et l'eau était pure comme du cristal. Je m'étais senti pris d'effroi et j'étais resté là, sans comprendre d'où venait cette sensation. Je crois que les faucheurs me regardaient. Arrivé à la maison, l'effroi avait disparu, mais je n'avais pas oublié ce moment. À la fin de l'été, il s'était passé des choses étranges.

Je n'avais pas vraiment eu d'amis à l'école, mais en rentrant de Brasso, je venais tout de même les samedis midi sous la tour voir mes anciens camarades. En haut, l'horloge ronde sonnait et la sirène hurlait, tandis que nous, couchés dans l'herbe sur la pente qui descendait des murs de la fabrique vers la rivière, nous mâchions des herbes. Involontairement, notre conversation avait soudain porté sur le fait que des connaissances, des voisins, et même des parents s'étaient mis à disparaître. L'un de mes camarades avait commencé par raconter que son oncle avait disparu au moment où il allait à la cantine pour la pause, puis un autre s'était souvenu que, une semaine plus tôt, le voisin n'était pas rentré du travail,

on l'avait cherché, après quoi les voisins avaient dit qu'il était parti pour une mission urgente, mais leurs visages avaient pris une teinte grise. Ignatenkov, qui tout ce temps avait détourné les yeux et qui mâchait son brin d'herbe avec rage, le transformant en bouillie, avait dit d'une voix cassée que la veille son père avait discuté bruyamment avec ses collègues, déclarant que, les quotas avaient beau être plus bas chez eux que dans d'autres régions, ils n'avaient pas assez d'arrestations de première et deuxième catégories, qu'il fallait faire appel aux agents pour chercher les ennemis. Ignatenkov ne comprenait pas de quelles catégories il s'agissait, mais j'en avais entendu assez pour sentir que la peur qui m'avait envahi sur le pré n'était pas fortuite.

J'avais acheté des journaux pendant plusieurs semaines, les lisant trois fois de suite, cherchant à déceler ce qui se cachait derrière les titres. J'avais rapidement compris que je n'avais pas à croire ce qui était écrit dans l'article – qui pouvait changer rapidement –, mais que l'essentiel était dans le ton employé. Ce ton servait à faire comprendre, à travers des vibrations sonores, l'agencement des mots, ce qui était réellement caché derrière une nouvelle loi ou directive. Je dois préciser que je n'étais pas le seul, loin de là, à me montrer aussi pénétrant. Mais nous avions tous peur de discuter de ces subtilités, sauf avec ceux avec qui nous étions étroitement liés : le mari avec la femme, la mère avec son fils adulte. J'avais fini par tomber sur un article évoquant l'importance de se purifier, des ennemis qui sont cachés parmi nous et qui attendent leur heure. J'avais peur d'en parler à mon père, et j'avais posé l'article sur sa table. Il avait refusé de prendre le journal : Non, non, je ne veux pas, je vis une autre vie, tout le monde le sait, et quand je suis rentré, je suis allé les voir (il avait regardé derrière son épaule gauche) et ils m'ont dit : Ne t'en fais pas, tu as lavé tes vieux péchés. Mais ils mentent, m'étais-je écrié, ils mentent toujours, et c'est toi qui m'as appris à haïr le mensonge. Nous avons bien vu comme les voisins étaient dans la misère, et tous autour, et ils les pillaient, volaient leurs dernières possessions. Mon père m'avait regardé comme si j'étais une créature bizarre, puis avait regardé le buffet, et prononcé d'une voix égale : « Il y a du pain dans les magasins. Tu étudies, et tous tes camarades aussi, et pour moi, rien que le fait de pouvoir

étudier est une chance. Tout s'est arrangé. Personne ne nous fera plus rien. » Ses mains avaient serré et déchiré le journal, le tas était de plus en plus épais, il le déchirait en morceaux toujours plus petits. J'étais sorti.

Alors, avec Tolia et mes sœurs, nous passâmes une heure dans l'herbe haute, puis nous enlevâmes mutuellement des fourmis. « Jurons-nous, dis-je, me sentant comme le garçon en chemise blanche du magazine pour enfants *Tchij*, jurons-nous que, quoi qu'il nous arrive, nous ne nous perdrons pas de vue, et que si nous nous perdons de vue, nous nous chercherons jusqu'au bout. » Les enfants se taisaient et me regardaient sans comprendre. Ils étaient pressés de courir à la maison, pour le dîner. Seule Olia me tint par la manche tout le trajet. Marchant dans le pré, nous précédions tous les autres, trébuchâmes sur une ornière et tombâmes. Olga posa sa tête sur mon épaule et m'entoura de ses bras. La terre était tiède, les herbes bruissaient, faisant un bruit d'éternité. Nous restâmes une minute dans cette position, puis nous levâmes. Les autres étaient déjà partis. Dans le verger, mon père, perché sur une échelle, cueillait des pommes et les jetait au sol, dans les longues herbes molles.

Six mois n'avaient pas passé, et je me retrouvai assis à la table lumineuse, faisant tourner entre mes doigts la lettre usée, pliée en quatre, que j'avais sortie de ma poche. Voskoboïnik devait bientôt repasser dans l'atelier, et je n'avais toujours pas de réponse pour lui. Épuisé par ces pensées, je posai le front contre la vitre glacée. Ces cercles, ces cellules clandestines, à quoi allaient-ils servir ? Que pouvions-nous changer, par notre activisme, dans ce petit village ? Et moi, quel conspirateur faisais-je ? Mais qu'est-ce que je voulais ? Je voulais inventer des machines et mesurer avec des instruments, c'était tout. Je voulais encore voler en ballon et photographier depuis le ciel, changer ces photos en cartes et participer à des expéditions, dessiner des plans – loin de tout, dans les montagnes ou les déserts, j'échapperais mieux au regard des monstres. C'était bien sûr très noble de participer à une lutte clandestine, mais je n'en avais aucune envie. Tout en désirant découvrir ce qu'il était advenu de mon père, le trouver, je me disais que je parviendrais bien à m'en sortir, à échapper à la tête ricanante de l'énorme barbu de l'icône, à vivre ma vie.

Je revins au présent, et prononçai à haute voix : « Non, je veux trouver mon père. » Voskoboïnik hocha la tête d'un air désolé. « Voilà ce que je me dis », ajoutai-je, et je lui racontai notre conversation avec Ignatenkov sous la tour. Voskoboïnik soupira et me tendit silencieusement la main. Il n'exigea même pas que je promette de garder le secret sur tout ce que j'avais appris ; d'un autre côté, il savait sans doute qu'il pourrait facilement s'en sortir en me traitant, moi, le fils d'un homme arrêté, de menteur qui essayait de s'acheter une réputation. Cette conversation avec Voskoboïnik m'avait poussé à reconsidérer toute ma vie, je lui en étais reconnaissant, et je lui serrai la main – ma propre main était froide comme celle d'un mort. Mon père avait beau être toujours loin, brillant quelque part sur le côté, je savais à présent que je devais le ramener par tous les moyens, honnêtes ou non, acheter sa liberté ou faire tout ce que je pouvais pour qu'il revienne à jamais dans notre maison, dans la chambre avec le jasmin sous la fenêtre, dans l'allée de tilleuls qui menait au passage à niveau, et vers nous tous qui l'attendions à la table sortie sous le pommier. Quand je vis tous ces tableaux et pleurai tout mon soûl, je compris que je me mentais, qu'il n'y avait pas de retour possible de la bouche du géant rouge, et que désormais je devais être le père.

Néanmoins, quand j'eus passé mes derniers examens, je montai dans un wagon bondé, à l'air étouffant et sentant les draps mouillés, qui me conduisit à Smolensk. Il faisait très froid, et les coupoles de la ville étincelaient comme des soleils au-dessus des volutes de vapeur qui montaient du fond des rues. Ces volutes étaient traversées par des chariots et de rares tramways. Je me souviens d'un gamin coiffé d'une casquette, avec une corde en guise de ceinture, qui tirait un chariot improvisé : un assez grand coffre arrimé à des roues de vélo avec des rayons. Le garçon s'attela comme un cheval, et avança ainsi dans la rue. J'errai pareillement à lui, demandant aux citadins éduqués – à ceux qui avaient des lunettes – où était située la direction du NKVD. On finit par me donner une réponse, et je m'arrêtai devant un long immeuble de cinq étages, dont chaque aile était complétée par une tour. À gauche des portes était assis un homme jaune comme le quinquina, coiffé d'une casquette à étoile. Je lui demandai : « Où me renseigner sur les portés disparus ? Peut-être qu'on l'a déjà retrouvé. – Pour des

renseignements... voilà », dit l'homme jaune en griffonnant une adresse sur le dos d'une carte froissée.

Cinq minutes plus tard, j'étais devant une maison en bois, sans signe particulier. J'en fis le tour et trouvai une porte ; j'entrai dans un bureau plongé dans la pénombre. Sur la droite, un minuscule guichet dispensait une faible lumière. Après avoir scruté un moment l'immense pièce, je compris qu'il n'y avait rien d'autre dedans, et j'avançai ma tête vers le guichet. Immédiatement, de l'autre côté, un visage apparut, presque nez contre nez avec moi : « Qu'est-ce qu'il vous faut ? » Je sursautai et reculai. On voyait environ un tiers d'une femme à travers le guichet. J'assénai, comme si je récitais une leçon : « Soloviev Dmitri Davydovitch, né en 1875, établi à Iartsevo, au 6, rue Krestianskaïa. Est-ce qu'il fait partie des disparus ? – Chchut, parlez moins fort ! Il ne faut pas ! Vos papiers. » Je posai ma carte d'étudiant. Une main la prit. Le document fut étudié pendant une minute. « Votre père a disparu, ou quelque chose d'autre ? » Je répondis : « Quelque chose d'autre. » Le guichet se ferma. Vingt minutes plus tard, j'entendis le martèlement de talons sur le linoléum, la fenêtre du guichet s'ouvrit, j'y aperçus à nouveau le tiers de la femme, et je l'entendis chuchoter : « Il est parti. » Le temps que je comprenne ce que cela signifiait, elle avait fermé la fenêtre avec un crochet. Quand, resté dans la pénombre, je compris enfin et criai « Parti où ? », elle répondit « Nous ne donnons pas de renseignements », et ajouta : « N'essayez pas d'en savoir plus. »

Sur le chemin de la maison, les variantes et les possibilités de l'événement tournaient dans ma tête comme sur un carrousel et, ne parvenant à m'accrocher à aucune d'elles, je sombrai dans un sommeil fébrile. À Iartsevo, comme lors de mon précédent séjour, je n'allai pas tout de suite à la maison, mais passai d'abord à la fabrique. Un sentier fraîchement tracé menait du pont sur la Vop au bâtiment, et je courus presque dessus, me réjouissant que mes camarades de classe n'aient pas cessé de se rassembler, malgré l'hiver. Mais personne ne vint ce samedi. J'attendis une heure sous la tour et, transi de froid, je redescendis vers le pont et marchai jusqu'au passage à niveau, faisant autant de pas que possible. Il me faudrait chercher Ignatenkov en ville. À part lui, je n'avais aucun lien avec ceux qui avaient arrêté mon père. À la maison, tout le

monde sortit m'embrasser au portillon. Les filles s'étaient emmitouflées dans des châles et regardaient l'autre côté de la rue derrière leur épaule, ma mère pleurait. Tolia me serra la main, et je sentis qu'il avait de la peine avec son rôle d'homme de la famille. La maison elle-même semblait s'être voûtée, les branches des arbres étaient couvertes de glace. À la façon dont ma mère m'étreignit, je sentis qu'elle avait appris quelque chose de nouveau.

Mon père avait été dénoncé par notre voisin, Bepalov. Il avait été arrêté au matin, quand il s'apprêtait à se rendre au sovkhoze dans la neige fraîchement tombée. Le lendemain matin, on avait arrêté Bepalov lui-même, avec son cousin. Son beau-fils qui vivait avec eux avait eu de la chance, il était en ville ce jour-là. Avant de disparaître de Iartsevo pour toujours, il intercepta ma mère devant le magasin, glissa son bras sous le sien et, pendant qu'ils avançaient sous les tilleuls, lui raconta tout. Tandis qu'il construisait notre maison, pendant les soirées arrosées de vin, Bepalov écoutait ce que racontait mon père. Or, mon père n'était pas toujours prudent : parfois il critiquait, parfois il était pris de doutes. Le beau-fils se souvenait qu'il s'était étonné que les communistes, s'ils semblaient avoir compris que l'Europe ne voulait pas d'eux et réprimait partout les rouges, s'obstinaient à y soutenir financièrement les camarades voués à l'échec, alors que les citoyens soviétiques mouraient de faim. Bepalov ne faisait pas qu'écouter. Il en avait assez de vivre avec deux familles sous le même toit. Une de ses connaissances s'était vantée que, après avoir dénoncé un contre-révolutionnaire, les chambres de celui-ci lui étaient rapidement revenues. Mais Bepalov était prudent, il commença par aller trouver la Tchéka, où, bien sûr, il ne fut pas reçu par des idiots. Ils comprirent rapidement où il voulait en venir, et confirmèrent que, oui, ils pouvaient témoigner de leur reconnaissance, camarade. Le dénonciateur prit congé, rentra chez lui et écrivit sur deux feuilles tout ce dont il se souvenait, faisant preuve d'honnêteté et n'inventant rien. Quand les tchékistes lurent ses feuillets, ils ricanèrent : « Ça s'apparente à de la KRTD¹. » Cela s'était passé encore à l'automne, et Bepalov, bien qu'il ignorât ce qu'était la KRTD, regardait souvent vers

1. Sigle d'« activité contre-révolutionnaire trotskiste ».

notre maison de sa fenêtre, vérifiant qu'il n'y avait pas d'automobiles vers notre portillon. Puis il se dit que la vérification n'avait rien donné, et devint nerveux. Mais dès que l'hiver commença, les automobiles noires arrivèrent, et Bespalov vit qu'on emmenait mon père. Il mit un cafetan et courut s'en vanter chez des parents, mais le lendemain, il fut arrêté à son tour. Avançant maladroitement sur les tas neigeux de notre rue Krestianskaïa, la voiture tourna dans la Sadovaïa et fit sortir Bespalov devant la maison de son cousin. Une deuxième voiture noire était cachée un peu plus loin. On ordonna à Bespalov de faire sortir son cousin, il accepta et l'appela.

Quand nous étions en septième, Ignatenkov avait inventé un jeu. Après le coucher du soleil, nous prenions une chandelle et nous approchions à pas de loup des maisons où vivaient des gens qui, nous semblait-il, étaient peureux. Nous nous placions chacun sous une fenêtre. À un signal, nous allumions les bougies, cachant la flamme derrière notre paume, puis nous les approchions de notre visage et, au deuxième signal, nous éloignons notre main de la flamme et faisons d'horribles grimaces, puis nous cachions à nouveau la lumière, pour que les gens, à l'intérieur, voient apparaître brièvement d'horribles faces rouges de démons, et se mettent à crier. C'est ainsi que je me rendis chez Ignatenkov avec une chandelle. La journée, il chargeait des ballots et des balles rondes à la fabrique, mais le soir, je pouvais le trouver avant l'arrivée de son père. Je me cachai dans un coin de l'isba du côté de l'entrée. Il n'y avait pas de lumière même chez les voisins, mais je décidai d'être prudent. Ignatenkov arriva à la nuit tombée. Je grattai une allumette et m'approchai avec ma chandelle, grimaçant au-dessus de la flamme. Il ne s'étonna pas, et fit un geste m'invitant à le suivre. Nous descendîmes le parc de la ville et l'allée de chênes, passâmes sous les murs de la fabrique, avec ses bâtisses faiblement éclairées qui faisaient penser à des mausolées, et nous arrêtâmes au milieu du pont Bruyant, dont le courant n'était pas encore pris dans la glace.

Parlant plus fort que l'eau, Ignatenkov me raconta tout ce qu'il savait. Après notre dernière rencontre, il y avait eu beaucoup d'agitation au travail de son père : tous les agents passaient leurs journées derrière leurs tables à compulsier les archives internes. On leur avait imposé un quota de traîtres

à détecter, un quota de ceux qui devaient être fusillés et de ceux qui devaient être envoyés travailler pour le bien de la patrie. Dès le départ, ils avaient compris que leurs données actuelles n'y suffiraient pas. Ils avaient recensé les derniers prêtres, tous les gens avec des noms de famille étrangers, souligné au crayon tous ceux qui avaient déjà été arrêtés pour activités contre-révolutionnaires et ceux qui étaient revenus. Ils faisaient la même chose avec les exilés de retour. Ils prenaient les dénonciations, même les plus idiotes, sur des organisations – pour qu'on puisse plus facilement regrouper plusieurs affaires en une cellule terroriste, car s'il y avait une cellule, on pouvait élargir le cercle des suspects autant qu'on le voulait. Les arrestations avaient commencé. En novembre, ils avaient déjà emmené tous ceux qu'ils pouvaient, mais ils n'avaient pas encore rempli le quota pour la deuxième catégorie, ceux qu'on envoyait dans des camps de travail. Alors, ils avaient rassemblé tous les dossiers sur les vingt dernières années, essayant de trouver des liens en relation les uns avec les autres, et de les condamner comme terroristes réunis autour d'un complot.

Longtemps, mon père avait été épargné par le fait qu'il n'avait autour de lui aucune connaissance de son ancienne vie. Ignatenkov était d'accord que, sans cela, on ne pouvait expliquer que, après avoir été dénoncé, il ait été arrêté seulement l'avant-dernier jour de la chasse. Je me souviens, avait-il dit, que les derniers jours avant le rapport, début décembre, on ramassait tous les ennemis dans un filet aux mailles fines, ce qui explique que votre voisin et son cousin aient été inclus dedans. « Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je. – Comment ça ? répondit-il l'air de s'y connaître. La guerre, bien sûr. Pour être certain d'avoir tous les ennemis, il vaut mieux se tromper que de se laisser attendrir. Tu crois qu'il n'y a pas beaucoup d'espions ? Ton père, je ne l'ai pas vu, mais tu sais bien qu'il était toujours par monts et par vaux quand tu étais petit ? » J'eus de la peine à me retenir de le frapper et de hurler que mon père était innocent, et que son père à lui ne croyait pas à l'imminence de la guerre, ne croyait en rien d'ailleurs, mais que, comme tous les autres, il tenait à ses mille deux cents roubles de salaire et aux primes, bons de voyage, sanatorium gratuit, et qu'il buvait non parce qu'il travaillait trop ou qu'il

avait mauvaise conscience, mais parce qu'il avait une trouille mortelle d'être dénoncé à son tour et d'être écrasé sous la meule. La colère me brûla comme de l'iode sur une blessure, mais je la surmontai, hochai la tête et lui demandai de se renseigner sur le lieu où l'on avait pu emmener mon père : si c'était tout de même une erreur ?

Une semaine plus tard, sur le même pont, Ignatenkov me transmit ce qu'il avait pu apprendre : tout le monde était emmené à la prison de Smolensk, mais de là, personne ne savait qui allait où. Il semblait que les personnes déjà âgées étaient envoyées dans les régions voisines. Avant le Nouvel An, le centre avait poussé l'agence de Iartsevo à leur envoyer les prisonniers, car il leur manquait du contingent à affecter à la construction d'une station hydroélectrique. Attendant avec peine le lundi, j'arrivai à la bibliothèque, pendis mon manteau et m'assis dans la salle de lecture. Je commençai par prendre les archives de la *Pravda* sur les trois dernières années. Puis je les mis de côté et je me penchai sur un exemplaire usé du Code pénal. Les chiffres 58.10 s'étaient gravés dans ma tête. Je feuilletai ardemment le Code jusqu'au 58.1 et y lus : « Sont considérées comme contre-révolutionnaires toutes actions visant à renverser, saper ou affaiblir le pouvoir des Soviets des travailleurs et des paysans et de leurs élus, sur la base de la Constitution de l'URSS et de la Constitution des républiques de l'Union, du gouvernement travailleur et paysan de l'URSS, des républiques autonomes de l'Union, ou à saper ou affaiblir la sécurité extérieure de l'URSS et des principales conquêtes économiques, politiques et nationales de la révolution prolétarienne. »

Cela n'éclaircissait absolument rien, et je me mis à chercher le 58.10. Trahison de la patrie, révolte armée, relations avec des étrangers, assistance à la bourgeoisie internationale, inciter d'autres pays à intervenir dans les affaires... Fatigué, je feuilletai jusqu'à la bonne page et lus, m'arrêtant sur chaque mot : « Toute propagande ou agitation comportant un appel à renverser, saper ou affaiblir l'État soviétique ou à commettre des crimes contre-révolutionnaires, ainsi que la diffusion, la production ou le recel de littérature du même contenu ». Ayant copié la formule dans un cahier, je pris les archives de la *Pravda* et les feuilletai jusqu'au soir. Je notai les plans d'électrification et les projets de nouvelles stations hydroélectriques,

et j'en vins à conclure que, si je devais croire Ignatenkov, mon père aurait pu être emmené soit sur la Msta, soit vers Ouglitch. J'eus alors une idée, qui s'agença en un plan défini : je pouvais passer mes examens en externe et être envoyé dans le bureau qui travaillait sur ces constructions de centrales comme spécialiste hydraulique ou au cadastre. Mais dans quelle région du pays ? Je me précipitai à l'étagère des atlas, ouvris les cartes et m'aperçus que la construction de la centrale électrique de la Msta se trouvait dans la région de Leningrad, celle d'Ouglitch, dans la région de Iaroslavl. J'allais devoir choisir entre les deux.

« Mais qu'est-ce que tu espères ? » me demanda ma mère, quand nous nous assîmes pour le dîner. Dans la pénombre, je voyais les yeux d'Olia fixés sur moi – à me donner envie de me détourner –, le regard plein d'incompréhension de Margaritotchka et l'œil inquiet d'Anatoli, qui espérait que je reviendrais pour de bon et prendrais ma part dans leurs affaires. « Au moins, je pourrai le voir, répondis-je, me brûlant avec mon assiette de soupe aux pois, que ma mère nous obligeait à manger bouillante. Et puis, j'ai entendu dire qu'en plus des camps il y a des établissements de travailleurs, et puisqu'il est considéré comme âgé, on lui permettra peut-être de vivre dans un de ces établissements. Dans ce cas, j'irai m'installer près de lui et je pourrai l'aider. »

En vérité, je n'en étais pas du tout sûr. Ignatenkov m'avait parlé d'établissements près des camps, mais c'étaient des travailleurs libres qui y vivaient, sauf qu'ils ne pouvaient en partir avant la fin de leur contrat. Dans tous les cas, après l'annonce de l'arrestation de mon père, je ressentais de la haine pour le lieu où je vivais, j'avais envie de partir loin, d'errer, tout plutôt que de rester ici. J'aurais eu de la peine à dire ce qui dominait chez moi, l'envie de voir le monde ou celle de trouver mon père, parce que nous n'étions pas si proches, je ne ressentais pas son absence comme si on avait coupé une partie importante de mon corps, ou comme si j'avais perdu une parcelle de mon âme. J'avais honte de me l'avouer, à table, et c'est pourquoi je répétais à voix haute que des diplômés comme moi ne pouvaient bien sûr gagner leur vie que sur des chantiers, qu'à Iartsevo je n'avais rien à faire. C'était la vérité : on ne bâtissait, ne creusait ou n'asséchait rien dans la région, et je ne pouvais même pas espérer y exercer la profession ennuyeuse de topographe. Tous

m'écoutaient, acquiesçaient à mes conclusions, espérant qu'il y avait eu un malentendu avec mon père, que nous pourrions le retrouver, et que si je commençais à me renseigner sur place, je pourrais tomber sur quelque chose. Ma mère répétait : « Non, sur quelle base ? Avec qui il aurait fait de la contre-révolution ? Avec des vieillards ? Avec Stepan ? » J'expliquai de mon mieux ce qui se passait, insistant pour qu'ils n'en parlent nulle part. « Tu crois que je ne comprends pas ? »

Ils étaient devant moi dans l'entrée tiède, à l'odeur de résine et d'habits humides. Une heure plus tôt, Olia avait sangloté : « J'avais un grand frère, et je savais que, s'il le fallait, il m'aiderait, mais maintenant il n'est plus là », en essuyant ses cils mouillés sur mon épaule. J'essayai de lui balbutier quelque chose de consolant, que je ne serais pas loin et que s'il le fallait j'arriverais en un jour, mais Olia avait tout deviné, et enfonça ses ongles dans ma main : « C'est plus important pour toi ! Ce qu'il y a là-bas ! Et nous, non. Papa, tu ne pourras déjà plus l'aider... » Elle resta dans la chambre, tandis que nous nous étreignions avec les autres dans l'entrée, nous changeant en une masse de têtes, d'épaules et de bras.

Je lançai un regard d'adieu à la maison, errai dans le jardin, m'enfonçant dans les tas de neige humides, regardai le ciel. Quand mon père avait été emmené, il commençait à neiger, il était en bottes, dans le manteau de toile grise qu'on lui avait donné pour les veilles, en pantalons molletonnés, coiffé d'une chapka, et plus je me le représentais – devinant, s'approchant lui-même des képis à bandeau bleu qui l'attendaient, se réjouissant de n'avoir pas à courir dans la neige, rentrant les épaules sous les flocons qui lui tombaient dans le dos, s'approchant de l'automobile en sachant qu'il ne reverrait plus ceux qui lui avaient tant manqué toutes ces années –, plus j'aurais voulu les tuer, les faire souffrir, et plus mon père m'était proche, mon père dont nous n'avions eu que quelques bribes, quelques morceaux. Et mieux je le comprenais, et ressentais ce qu'il avait ressenti, que sa vie était finie, et qu'il ne restait que les humiliations et la souffrance à venir – et je comprenais que je n'avais pas beaucoup de chances de le trouver, mais que j'étais tenu d'essayer.

Le printemps, à Brassovo, était parsemé de trous où la neige avait fondu, de flaques d'eau glacée d'un gris trouble ; il sentait

la friche mouillée, découvrait une terre humide. Les derniers cours de l'institut furent sabordés par les étourneaux. Leur troupe d'un millier d'oiseaux se posait sur les champs, puis s'envolait et tournoyait, se massant en formations fantasmagoriques et dessinant des vagues aériennes. Fascinés, nous sortions tous des salles de classe pour les observer. Ce jour-là, on m'autorisa à passer les examens sans attendre juin, et je fus reçu par Kosmyline. Il avait visiblement eu la visite de Voskoboïnik, puisqu'il tenta de me convaincre : Je vous vois comme un enseignant, les plus jeunes vous respectent, vous pouvez terminer l'institut pédagogique par correspondance, vous aurez du temps pour faire vos expériences, j'ai entendu parler de votre idée d'étudier les photos aériennes, c'est un domaine d'avenir, qui dégagerait tant de perspectives laborieuses pour la République soviétique, qui en a d'ailleurs tant besoin en ce moment, réfléchissez-y. J'écoutais, j'avais l'impression de me figer, et à la fin, l'interrompant, je dis simplement « non ». Mais je me repris immédiatement, et me mis à expliquer que, sans expérience, je ne valais rien comme enseignant, et que je n'avais aucune prétention à être spécialiste des prises de vue aériennes, raison pour laquelle je voulais d'abord acquérir de l'expérience sur un grand chantier socialiste, où je devrais être accepté avec ma formation en hydraulique et en géodésie. J'avais des frères et sœurs cadets à ma charge, je ne voulais pas partir loin de la maison. Je comprenais que, dans ces temps difficiles, il était honteux de faire des caprices, mais je lui demandais de m'envoyer sur une construction de centrale électrique, par exemple sur la Msta ou à Ouglitch. Kosmyline me regarda avec curiosité mais, se souvenant de mon dossier, décida qu'il valait mieux ne pas chercher à en savoir plus.

Un mois plus tard, les bureaux hydrauliques des régions de Leningrad et de Iaroslavl répondirent qu'ils ne pouvaient pas me prendre. Cependant, quelqu'un précisa, et Kosmyline y réagit, qu'on appelait généralement des spécialistes des régions voisines sur les chantiers de centrales hydroélectriques. Une de ses connaissances travaillait à Kalinine¹, et, enthousiaste, il sauta sur ses béquilles jusqu'au téléphone et l'appela. Par

1. Kalinine : nom donné à l'époque soviétique (entre 1931 et 1990) à la ville de Tver, située sur la Volga, au nord-est de Moscou.

bonheur, sa connaissance était près de l'appareil, et répondit : les techniciens hydrauliques avaient besoin d'un chef de travaux immédiatement, mais il ne pouvait rien promettre, d'autant plus si le candidat n'avait pas d'expérience. Kosmyline savait qu'en travaux pratiques, avec sous mes ordres un observateur, un notateur et des mesureurs, j'étais toujours en avance sur les autres chefs d'équipe, et, se tournant vers moi, dit dans le combiné que Soloviev ne décevrait pas leurs attentes.

Quand je débarquai avec ma valise dans les bureaux de la société de travaux hydrauliques Meliovodstroï, personne ne m'attendait, bien sûr. Tout le monde était occupé, et la connaissance de Kosmyline, le directeur, était parti quelque part. Je me promenai sur les quais et descendis au bord de la Volga. Des voitures passaient le fleuve sur un pont, et de l'autre côté, des ouvriers enlevaient les échafaudages d'une bâtisse blanchie à la chaux, faite de trois rondes vitrées posées les unes sur les autres, avec des colonnes et une flèche. Derrière eux, j'apercevais les coupoles écailleuses des églises briller comme un poisson. Kalinine ressemblait à Smolensk par ses tramways brinquebalants et sa boue, mais pour le reste, elle était différente : plusieurs rivières s'y rejoignaient, les usines fumaient, et les quartiers de maisons citadines, d'isbas et de baraques étaient si entremêlés qu'on ne pouvait pas comprendre où finissait l'un et où commençait l'autre.

Dans la soirée, le directeur finit par rentrer au bureau, me tendit une main moite, et appela le responsable du personnel. Celui-ci, en évitant de nous regarder et en parlant du nez, dit qu'il n'y avait plus de place depuis longtemps dans le foyer de travailleurs, et que la société, vous le savez, ne pouvait pas payer un appartement avant la fin de l'année, et qu'il pouvait au mieux demander aux employés non mariés si quelqu'un voulait loger un jeune. Le directeur jura, appela le responsable du trust de coton et lui demanda de me loger pour deux mois dans une certaine cour. Je m'imaginais déjà dormir dans l'herbe, couvert d'un morceau de carton, mais je reçus une feuille avec une adresse, qui était tout à fait étrange : « Paris n° 70, chez Kouzovlev, tramway n° 2 ». Le responsable du personnel en profita pour aborder avec le directeur le sujet des cotisations, et ils sortirent, fermant le bureau et continuant à polémiquer dans la rue.

L'arrêt de tram était désert. Le n° 2 arriva bientôt du centre, je hissai ma valise sur les marches et, une demi-heure plus tard, je descendis devant une clôture et un portail en fer forgé, dont les piliers étaient si épais qu'ils semblaient enflés. Tout autour se profilaient les silhouettes sombres de hangars en brique poussiéreux. Personne ne gardait le portail, et je pénétrai à l'intérieur. Une ruelle courbe menait le long de maisons absolument pas d'ici, qui semblaient européennes, avec leurs hautes fenêtres étroites, leurs panneaux en céramique et leurs décorations en brique. La ruelle était bordée d'une boue profonde. Je tirai ma valise jusqu'à un pont avec le panneau « Tmaka ». L'étroite rivière sentait la vase, ses rives étaient pavées de planches. Le soleil déclinait lentement, la journée avait été chaude, et des enfants sautaient du pont dans la Tmaka. Après un vol de plusieurs mètres, ils disparaissaient sous l'eau, en émergeaient, faisaient quelques brasses, s'accrochaient aux planches et sortaient. Un vieux les surveillait. « Je cherche Paris, dis-je avec embarras, après l'avoir salué. Le n° 70. » Il fit un geste de la main vers l'angle d'une haute bâtisse de l'autre côté de la place, et affirma que la voie menant directement à Paris y commençait. Derrière l'angle, j'aperçus une rue où s'alignaient à nouveau, sur un kilomètre, des maisons en brique telles que je n'en avais vu que dans un livre d'histoire de l'architecture, même si elles étaient un peu plus carrées et sans panneaux décoratifs ; sur la gauche s'étendaient d'autres hangars. La rue se terminait sur un palais avec trois tours surmontées de couronnes. Je me serais définitivement cru dans ce livre d'architecture si je n'avais pas remarqué le jardin. Entre les buissons verts d'églantiers et de jasmins, des groupes parlaient bruyamment sur les allées et les bancs, et des gens étaient allongés sous les branches. Le sol était jonché de débris de verre, bouteilles, emballages, et au milieu de tous ces déchets se dressaient les piliers du palais, dont les arcs-boutants s'élevaient vers le ciel. C'était Paris.

Un camion-benne passa en trombe, freina brusquement et commença à reculer vers moi. Je fis un pas de côté et aperçus une fenêtre de cave grande ouverte. La porte du conducteur s'ouvrit, un visage au nez retroussé en sortit et cria : « Éloigne-toi de la fosse ! » Je reculai. Le camion s'approcha de la maison, souleva sa benne et se mit à répandre des briques de

tourbe directement dans le sous-sol. J'y jetai un œil, et vis un homme nu recouvert d'un bout de drap : il s'agitait comme un diable en enfournant les briques dans l'ouverture d'un poêle. Le chauffeur sortit encore une fois la tête et me proposa de me conduire où je devais aller. C'était parfaitement inutile, il ne restait que quelques centaines de mètres à faire jusqu'à Paris, mais je montai dans la cabine. Le chauffeur m'expliqua que la chaleur du poêle montait par des tuyaux de la cave jusqu'au faite de la maison, avec, à chaque étage, une sortie vers la cuisine commune. Et pas seulement une, mais une dizaine de sorties différentes : chaque maîtresse de maison pouvait mettre sa marmite dans sa propre niche de poêle et l'en sortir chaude à son retour de la fabrique. Près des sorties, les habitantes écrivaient à la craie des menaces contre ceux qui toucheraient à une niche ne leur appartenant pas. Personne, sur la rue Proletarka, n'avait sa propre cuisine, à part les ingénieurs et les chefs, qui vivaient dans les premières maisons, à la sortie du tramway. J'appris aussi que ce quartier-ville de travailleurs de la manufacture de textile avait été construit par le millionnaire Morozov à l'époque des tsars. Le chauffeur savait également qui était le Kouzovlev indiqué sur ma feuille : le responsable de la maison. Si le château s'appelait Paris, c'est parce que son architecte avait reçu un prix à l'Exposition universelle à Paris. Le bâtiment était lui aussi une caserne d'ouvriers¹, mais il était très grand, avec des mitres en forme de fleurs et des vitraux sur la façade.

Le responsable lut ma feuille, m'écouta et dit d'une voix cassée : « Ta chambre sera dans un recoin. – Où ça ? – Je vais te montrer. » Nous montâmes dans la bâtisse : des couloirs humides, sans fenêtres, avec des portes qui conduisaient à des salles communes. Nous arrivâmes devant une troupe d'adolescents sales, en pleine empoignade. Ils nous auraient entraînés dans leur bagarre, mais distinguèrent le responsable dans la pénombre, et crièrent : « Le cogne ! Le cogne ! » C'est ainsi qu'on appelait ici un adulte chargé de ramener à l'ordre les enfants de ceux qui n'étaient pas encore rentrés du travail. Paris

1. Avec l'essor des usines, les grands marchands russes ont construit entre la fin du XIX^e siècle et 1917 des immeubles pour loger leurs ouvriers (sans cuisine ni salle de bains individuelles), qu'on appelait « casernes ».

sentait partout la soupe. Enfin, nous arrivâmes à un couloir qui suivait les fenêtres de tout le bâtiment. Les petits couloirs qui en partaient étaient appelés « recoins ». On me logea dans une chambre qui servait pour les travailleurs détachés provisoirement. Mes voisins, des ouvriers du lin, attendaient que les gens de Kalinine expertisent leur production, et répétaient les insultes qu'ils allaient échanger avec les contrôleurs. Dans le couloir principal, presque chaque soir, quelqu'un jouait de l'accordéon, et c'était un vrai bal populaire, des troupes de femmes s'échappaient des chambres, enroulées dans des défroques quelconques, se joignant aux danses sous la lueur faible de l'ampoule, sur le sol gras de saleté. J'avais la nausée, pas à cause des odeurs, mais du caractère irrémédiable et de la ressemblance de tout cela avec les scènes sur les icônes de Fossia. Les gens, ici, avaient perdu l'habitude de faire quelque chose tout seuls : ils mangeaient ensemble à la cantine, allaient ensemble au club et, si l'un d'eux châtiait un enfant, tous les autres accouraient, entouraient la victime et le bourreau, engueulant à grands cris et l'un et l'autre. Toujours en groupe, ils battaient les voleurs et ceux qui ne voulaient pas respecter les habitudes qui avaient cours. Une famille qui venait d'emménager avait mis sur sa table de la cuisine un sapin du Nouvel An¹, sans accorder d'importance au fait que les habitants avaient déjà un sapin commun devant le poêle. On déroba d'abord à la famille renégate les décorations du sapin puis, quand elle s'indigna et voulut chercher le coupable, des hommes entrèrent dans la cuisine d'un pas chaloupé et frappèrent les parents. Pendant un mois, leurs enfants ne purent pas passer près de ceux des voisins sans recevoir des coups dans les dents. Finalement, ils se rallièrent à leurs agresseurs, et je me souviens d'avoir entendu la mère dire qu'ils avaient été dans l'erreur et qu'on avait bien fait de les secouer, de les remettre sur les rails collectifs.

Je vécus toute une année à Paris. Au début, le directeur ne me faisait pas confiance, et me donna à gérer une équipe de vieillards. Puis je compris qu'il se fichait de la confiance : il

1. La fête de Noël (religieuse) a été interdite en 1929 et remplacée dans les années 1930 par celle (laïque) du Nouvel An. Les cadeaux et le sapin ont également été déplacés à cette date.

avait besoin d'un jeune maître de travaux pour stimuler les vieux installateurs, car le projet ne se faisait pas dans les délais, et presque personne ne savait se concentrer sur le travail. Il ne s'agissait aucunement de construire des centrales électriques : nous traînions des réservoirs sur des clochers et les branchions aux pompes. Il y avait encore très peu de châteaux d'eau, et on n'en installait que dans les grands kolkhozes. Quand j'eus fait la connaissance de mes hommes, je compris rapidement ce qu'il en était de chacun, repérant le combinard Kouzmine, dont le neveu était au département des finances. Kouzmine s'attribuait du travail supplémentaire et restait impuni, jusqu'au jour où je le surpris en train d'essayer de vendre quinze mètres de tuyau souple. Après cela, il devint obéissant et se renseignait parfois auprès de son neveu sur les besoins en personnel et les plans du bureau. L'ami de Kosmyline lui avait visiblement menti, parce que aucun spécialiste en hydraulique n'était envoyé sur la centrale électrique de la Msta.

J'attendis le moment où je pus prendre un court congé, et m'y rendis par moi-même. À Borovitchi, on m'expliqua où était le camp de travail, et quand, à bord d'un camion de passage, j'arrivai au virage qui y menait, je compris qu'il n'y avait pas encore de camp. Des gens, qui ne ressemblaient pas à des *prisonniers** comme je me les représentais, transportaient les déblais dans des brouettes. Ils travaillaient dans les mêmes habits que chez nous, et avaient les mêmes visages sales et brillants de sueur. Leur équipe construisait des baraques sur un terrain entouré par un fil de fer barbelé, à un kilomètre de la rivière. Je ne comptai pas plus de deux centaines d'individus, tournai les talons et, agitant mon *Étincelle rouge*¹ pour effrayer les régiments de moustiques, je pris le chemin du retour : il n'y avait personne de plus de cinquante ans parmi eux. Je dus écrire à la maison que mon voyage à Borovitchi pour rendre visite à un camarade s'était passé sans incident, mais que je ne pouvais pas dire qu'il avait été couronné de succès, que ma santé était bonne, et que je m'étais inscrit pour une excursion à Ouglitch.

Un jour, entre Paris et l'arrêt de tram, je remarquai des foules devant le club. Sous l'enseigne « Théâtre », quelqu'un

1. Journal local, fondé en 1919.

écrivait encore : « du peuple ». À gauche de la porte, sur le panneau d'information, une affiche annonçait un « Jugement d'un étudiant », avec pour illustration un homme d'un âge assez indéfini, qui regardait par en dessous ses camarades d'études en train de plaisanter. Dès le matin, j'avais entendu plusieurs fois, à divers étages, discuter de ce jugement. Le département de l'agitation politique jugeait parfois des ennemis, et quelqu'un en particulier était désigné comme ennemi : un braconnier, des koulaks qui avaient provoqué un déraillement, une sage-femme pour un avortement qui avait conduit à la mort de la mère, et même un cochon qui avait mangé la pâte dans le pétrin – son propriétaire avait été identifié comme un sale individualiste, un fainéant qui avait porté préjudice à son voisin. Je me souvenais d'avoir lu, dans la bibliothèque de Brassovo, que les inquisiteurs du Moyen Âge châtaient sur les places publiques non seulement les sorcières, mais aussi les loups, les renards, et même les fourmis qui avaient emporté de la farine. Ce jour-là, Paris était particulièrement en émoi, parce qu'on allait juger un vague étudiant, on ne savait pourquoi. Le département d'agitation en avait fait un mystère, pour que le public vienne de toutes les maisons. Je terminai mes affaires avant le déjeuner, et rentrai plus tôt dans le quartier.

Les agitateurs politiques avaient disposé les tables en demi-cercle. Au centre était assis le juge, à sa gauche le procureur et les témoins, à sa droite l'avocat. À côté de lui, on avait avancé la chaise de l'accusé, qu'ils voulaient visiblement juger par contumace. En cinq minutes, la salle était pleine. Je m'assis au dernier rang, près de la sortie. Le lustre, au plafond, brûlait comme un samovar, le théâtre était énorme et sonore. Un type que je ne connaissais pas, en veston froissé, s'assit à côté de moi, et près de lui, une ouvrière qui s'était fait une bouche en cœur avec du rouge à lèvres. D'un coup, tout commença. L'air pensif, le chef du département de l'agitation politique sortit des coulisses : il jouait les rôles principaux dans les tribunaux. Il marcha de long en large en frottant son menton, en lissant ses moustaches, puis s'assit à la table du juge dans sa vareuse – il n'y avait visiblement pas de robe noire ce jour-là – et parla, comme à lui-même : « Oui, nous ne cessons d'affirmer "exploiteurs", "exploiteurs", quand nous parlons des vieux ennemis du communisme, et bien sûr, nous nous demandons de qui

nous parlons. Des marchands, des généraux, des koulaks et ainsi de suite. Nous pensons qu'ils ont déjà disparu, que le balai rouge a balayé cette tribu. Mais réfléchissons un peu : que faire de ceux qui n'ont pas pu devenir de gros bonnets, mais ont aidé les gros bonnets à opprimer le peuple ? Les commis, les gérants, les ingénieurs qui ont vendu cher leur labour aux capitalistes, aux chefs d'atelier, aux boulangeries, aux fabriques de vin, enfin, à n'importe quelle entreprise – et combien étaient-ils, avant la grande révolution ? Des millions. L'État soviétique en a attrapé certains et a réglé leur compte, il en a envoyé d'autres travailler pour le bien du pays. Mais pendant ce temps, tandis que nous laissions en paix leurs familles, les enfants des ennemis, qui n'avaient pas le droit comme la jeunesse laborieuse d'aller dans des instituts supérieurs, se sont mis à étudier après l'école, pour devenir encore une fois ingénieurs, vétérinaires, employés du cadastre, juristes. Et avant tout, bien sûr, comptables, pour être plus près de l'argent. Ils s'estiment plus intelligents, mieux nés ! C'est bien le cas de notre accusé. »

L'agitateur politique secoua la main devant les chaises vides et montra du doigt celle qui était réservée à l'étudiant. Ce n'est qu'à ce moment que le rideau eut un sursaut et s'ouvrit. L'avocat, le procureur et les témoins prirent place. « Ils ont inventé une nouvelle méthode, chuchotait mon voisin à l'ouvrière. Frapper comme dans la vie. Ne pas faire de spectacle. » L'acteur continuait : « Cela dit, il ne faut pas tirer de conclusion hâtive. Ces étudiants ont acquis des connaissances, et beaucoup d'entre eux sont utiles à l'économie du pays, tout en restant sous le contrôle du parti et des organes de sécurité. Ils ne se font pas remarquer, on les repère seulement au fait qu'ils évitent discrètement et toujours avec de bons arguments les travaux communautaires, les initiatives, d'exprimer leur opinion sur les affaires courantes. C'est pour cela qu'il n'y a pas d'accusé ici, aujourd'hui. Il s'est caché. Il n'est que du vide. Il est peut-être dans cette salle. Ce vide est-il dangereux ?... Donnons la parole à l'accusation. » Le procureur, cheveux bouclés, bouche tordue, se leva, et commença à exposer : « Du point de vue de l'accusation, camarades, cette affaire est simple comme bonjour. La situation internationale nous impose... » Pendant vingt minutes, il expliqua tout ce que, depuis quelque

temps, on nous assénait jusqu'à la nausée aux séances d'information politique de la société de construction hydraulique, où l'on n'avait jamais auparavant fait de conférence, sauf peut-être sur les dégâts de l'alcoolisme. La guerre avec les perfides Finlandais, les Allemands aiguisent leurs couteaux, Hitler a étouffé le mouvement communiste, nous avons observé avec trop de complaisance sa montée en puissance, puis ses agressions sur les territoires voisins. Nous sommes seuls, entourés d'ennemis et de fous qui sentent que les communistes sont forts, et qui cherchent à comprendre quelles réserves de trahison ils peuvent trouver à l'intérieur de la société soviétique. Nos camarades espagnols ont perdu face au général Franco parce qu'à Madrid, encerclé par quatre de ses colonnes d'aventuriers armés, se trouvait encore une cinquième colonne : de nombreux Judas parmi les habitants. « Aujourd'hui, quand notre patrie est encerclée, que la guerre est imminente, nous devons en conclure que l'étudiant Untel, selon la mesure de cette époque alarmante, est un traître utile aux ennemis, grommela le procureur. De tels étudiants, qui méprisent secrètement la classe laborieuse, se comptent par centaines de milliers, camarades. Parfois, ils travaillent dans une industrie réellement importante, et nous devons d'autant plus déceler, parmi eux, les éléments antisoviétiques hésitants : certains doivent être envoyés au-delà de l'Oural, d'autres contrôlés plus sévèrement. J'estime qu'il serait justifié d'envoyer l'étudiant Untel pour cinq ans dans un camp de travail. »

Il s'assit, essuya sa bouche tordue, et le juge appela l'avocat. Celui-ci grasseya qu'il serait malvenu de se priver de personnel au moment où l'industrialisation prenait de l'ampleur. On pouvait mettre au pas les employés douteux, mais il fallait se garder d'écraser dans le mouvement des spécialistes fraîchement diplômés, pour ne pas interrompre la transmission des qualifications techniques. À ce moment, mon voisin fripé se redressa et cria : « Ça suffit ! » Tout le monde se tourna vers lui. « Ça suffit ! répéta-t-il, il faut les mettre au pas immédiatement ! Et si la guerre éclatait ? ! Le traître se sauvera chez l'ennemi. Il ne faut pas laisser passer ! Il faut les écraser immédiatement, comme de la vermine ! » À l'autre bout de la salle, une discussion mécontente commença. Son initiateur parla plus fort et appela à cesser l'hystérie, expliquant que, dans

son département, il avait trois fils de ci-devant et qu'ils étaient des travailleurs modestes qui ne se manifestaient pas, non pas parce qu'ils avaient quelque chose à cacher, mais parce qu'ils avaient honte, camarades, honte à l'intérieur d'eux-mêmes ; je ne sais pas où vous en êtes, mais moi, je peux me porter garant des miens. Certains visages s'adoucirent, s'émurent, et beaucoup se mirent à crier : « Moi aussi, j'en connais ! J'en connais ! Nous en avons aussi ! » Je remarquai que mon voisin aux habits pas repassés avait cessé son manège et, avançant le cou, regardait attentivement qui criait où. Lors des jugements précédents, le public avait simplement voté, mais cette fois-ci les agitateurs avaient provoqué une polémique.

Dans ma tête, les voix se confondirent en un unique hurlement, je m'agrippai aux accoudoirs du fauteuil et compris que je n'arrivais plus à respirer. L'horreur transperça mon corps telle une aiguille glacée et m'obligea à me recroqueviller pour tenter de trouver une position dans laquelle les muscles qui commandaient ma respiration se remettraient en marche. Le lustre se mit à tourner comme une hélice d'avion en feu. Pendant ce temps, la salle s'était calmée, le juge s'était levé et avait prononcé un discours menaçant, après lequel ceux qui avaient défendu leurs employés, effrayés, s'étaient mis à parler sans s'arrêter, à se repentir. Luttant contre la nausée, je devinai dans un coin de ma conscience qu'ils étaient en train de répudier ceux qu'ils venaient de défendre, parce que le juge les avait accusés de complicité. Les membres de l'assistance se transformèrent en dizaines de machines à calculer mécaniques qui tapaient, tintaient, et calculaient désespérément quel employé ils avaient intérêt à sacrifier pour ne pas se faire pincer eux-mêmes. Dans l'apogée de leur démence, ils jurèrent, sous l'œil vigilant des agents du département spécial, qu'ils extermineraient la vermine. Quand tout fut fini, les spectateurs nettoyés de leurs impuretés se pressèrent vers la sortie, et je me joignis à eux, me fondant dans la foule, les épaules basses.

J'attendis une année avant d'être muté à Ouglitch. Il faut dire qu'ils ne m'envoyèrent pas à la centrale elle-même, mais à son bassin artificiel. Avec une dizaine d'autres géodésiens, nous relevâmes le relief des rives de la Volga dans la région de Kaliazine. Cette ville ensommeillée devait être noyée presque

entièrement. Avec elle, plusieurs bourgs et une troupe de villages allaient être ensevelis sous l'eau – toutes les localités du bord de la Volga. Nous descendions de voiture avant Kaliazine, et avançons vers la ville au pas du théodolite, traversant les villages. La voie passait entre des maisons noires ; des éclats de l'ancienne vie apparaissaient à travers leurs vitres fendues : ici, une poupée sans tête, là, un chandelier. Les maisons étaient vides, mais bien rangées, comme si les habitants n'étaient partis que provisoirement. À Kaliazine, il ne restait que des maisons en bois, celles en pierre ou en brique avaient été démontées. Le monastère de pierre blanche avait été détruit à la dynamite. « Ici, ils décoraient les carreaux de faïence de lions, de chats et de toutes sortes d'animaux, et il y avait des dentellières dans toutes les maisons, nous apprenait l'ingénieur local qui nous accompagnait. C'était il y a longtemps, avant ma naissance. Tout a disparu, est parti quelque part. Et les villages aussi vont disparaître sous l'eau, et c'est tant mieux, ils doivent servir le pouvoir des travailleurs, hein ? » Tandis qu'il bavardait ainsi, la voiture traversa le bourg, cahota sur la place du marché et s'arrêta devant le clocher. Il faisait penser à la fusée du livre sur les trains cosmiques que j'avais lu à Brassovo, mais une fusée qui aurait été assemblée à Rome : le deuxième des quatre blocs était surmonté d'un portique, et chacun des blocs était soutenu par seize colonnes. On avait déjà préparé un remblai autour du clocher. Il était destiné à dépasser de l'eau comme une balise sur un détour du fleuve¹.

Des hauteurs du remblai, on voyait toute la ville. Les gens étaient partis, l'inondation commencerait le lendemain matin. L'ingénieur fumait, il n'y avait pas le moindre vent ce soir-là, le sol était couvert d'une petite brume, tout était silencieux en bas, sauf le grondement des camions qui évacuaient les dernières équipes. Le crépuscule descendit vers la rivière, les maisons se dressaient, muettes, sombrant dans un long sommeil. De notre petit promontoire, nous voyions un morceau du mur intérieur du clocher et, sur un morceau plus clair de la voûte, ma vieille connaissance, le chien noir, traînait le char en enfer. Mais bientôt, nous étions assis sur la rive et regardions

1. On peut toujours le voir aujourd'hui, au milieu de la Volga face à Kaliazine.

l'eau s'engouffrer par le barrage ouvert et emporter les restes de vaisselle, de barrières, d'épouvantails. Ce fut la fin de la pause et, soupirant, l'équipe traîna les théodolites en aval. L'ancienne vie disparaissait comme une Atlantide sous l'eau sombre et bouillonnante, le monde se fêlait, quelque chose d'irréparable s'était passé dans mon pays, et il était clair qu'on ne pourrait sans doute pas le soigner avec le temps. Tandis que nous avançons avec nos instruments, il se mit à pleuvoir à verse, tout disparut. Nous ne voyions plus que le clocher, qui se dressait à travers la brume telle une arête de poisson.

Notre équipe travaillait consciencieusement. En une journée, nous faisons le double de la norme, et bientôt, le géomètre en chef nous repéra, et nous affecta à la centrale électrique. Un jour, je restai seul avec lui au bureau après minuit, vérifiant les relevés par le calcul. Je savais que mon équipe avait bonne réputation, et je lui demandai s'il pouvait se renseigner sur la présence d'une personne dans les listes des travailleurs à la construction de la centrale électrique, qui était, d'ailleurs, un topographe expérimenté. Le géomètre comprit où je voulais en venir, et dit qu'il pouvait regarder, puisqu'il devait savoir qui, sur les employés du chantier, était précieux, pour que de telles personnes effectuent un travail qualifié. Je lui donnai le nom de mon père et, frissonnant légèrement à mon propre mensonge, je l'assurai qu'il était très habile, mais que, sur un malentendu, il avait dû provisoirement effectuer un autre travail. Longtemps, le géomètre ne reparla plus de ma demande, et ce n'est qu'au moment où nous portions les caisses d'instruments dans le camion pour rentrer à Kalinine qu'il m'appela et me dit : « Votre père n'est pas ici. » En me voyant grimacer, il ajouta : « À votre place, je ne serais pas sûr qu'il est arrivé quelque part. »

J'y avais pensé, bien sûr, et aussi au fait que mon père pâlisait dans ma mémoire comme sur un négatif trop exposé à la lumière. Ou plutôt, je ne voulais pas y penser, et je chassais ces images de mon esprit, agissant comme si rien de pareil n'aurait pu se passer, mais je ne parvenais pas à m'en débarrasser. Que me restait-il à faire ? À part attendre les grandes vacances, rentrer à la maison et essayer d'apprendre quelque nouvelle par Ignatenkov.

Mais je n'en eus pas le temps. Les trains n'allaient plus là-bas. J'appelai du bureau juste après qu'on nous eut tous réunis et annoncé, au cas où quelqu'un ne l'aurait pas entendu à la radio, que, voilà, la guerre avait commencé. À la gare, ils mirent du temps à répondre, puis prirent le combiné et dirent qu'aucun changement n'était prévu dans les horaires des trains pour Smolensk. Je me tranquillisai un peu. D'autant plus que, les premiers jours, le haut-parleur laissait échapper des paroles préoccupantes, mais pleines d'une énergie martiale, et n'évoquait presque jamais les villes tombées aux mains de l'ennemi. J'écrivis une lettre à la maison pour dire que je viendrais, comme je l'avais promis, à la mi-juillet. Mais quand je fus pris de doutes et appelai encore une fois, dix jours plus tard, les trains n'allaient déjà plus à Smolensk. Le cône de fer-blanc hurla que la bataille de Smolensk avait commencé, et je compris soudain que j'aurais dû me précipiter au tout début, et que c'était déjà trop tard. Je n'en fis pas moins ma valise, quittai Paris par le tram n° 2, passant devant les tourelles pointues, les filles de plâtre qui tenaient un livre et les immeubles d'ouvriers avec des visages troublés aux fenêtres.

Le tram à moitié vide brinquebalait, cahotait, passant la direction de l'usine, l'hôpital et les magasins de textile. La ville vivait au ralenti, les gens marchaient comme s'ils étaient suspendus au ciel par une ficelle. Pendant que le tram avançait, je passai en revue les possibilités. Je n'osais même pas imaginer quel était à présent le sort de mon père. Ma famille avait pu être évacuée de Iartsevo, mais avait aussi pu y rester. Je n'avais aucune idée d'où aller à présent pour les chercher. Bon, et moi ? Aller au front ? Mais pour défendre qui ? Ce régime ? Je ne désirais que sa destruction et celle de ses grands prêtres. Je me souvins de Voskoboïnik. D'un autre côté, quelque chose de mauvais arrivait d'Occident. Même si on nous mentait en nous disant que les fascistes étaient des monstres, leurs troupes avaient envahi, tué, brûlé, et quelqu'un devait défendre ma mère et les filles. Tolia était sans doute déjà parti s'engager. Fermant les yeux, j'imaginai notre maison et ma chambre, un garçon avec son chien debout devant la fenêtre. Le garçon se retourna et me regarda.

Une fois, pendant les vacances, mon père m'avait pris avec lui pour éteindre un incendie. C'était un été sec, qui sentait la fumée, et tout le monde attendait le mur de flammes. Le garde forestier avait fait appeler tous les hommes adultes. Nous avons creusé une tranchée où nous devrions contrer le feu. La fumée cachait tout ce qui se passait autour de nous. Les rabatteurs formèrent une chaîne, et le garde forestier distribua soudain des flambeaux faits de chiffons imbibés d'essence. Nous entendîmes un craquement, comme si des bêtes couraient vers nous, la fumée devint plus épaisse, des étincelles rousses apparurent au loin. « Mettez le feu ! » cria le garde forestier, et nous allumâmes un feu contraire. Les flammes eurent le temps de se développer, de faire un mur et de ramper à la rencontre de l'incendie. En se heurtant, les deux murs tombèrent et disparurent, ne laissant plus qu'une fumée épaisse. Nous nous précipitâmes pour noyer les petites flammes éparses qui erraient encore sur le sol. Le garde forestier, noir de fumée et couvert de toiles d'araignée, nous expliqua par la suite qu'un mur heurte l'autre et qu'il n'y a plus d'oxygène entre eux, et donc plus de possibilité de brûler. Je me disais à présent que cette guerre était le même genre d'incendie.

Quand le tram passa le pont sur la Tmaka huileuse comme du pétrole, je savais déjà ce que j'allais faire. Les topographes étaient exemptés de combattre, je n'aurais pas été appelé sous les drapeaux, mais on disait partout que, si quelqu'un voulait s'engager immédiatement comme volontaire dans l'armée, il était interdit de ne pas le prendre. À voir la vitesse à laquelle la ligne de front s'avancait vers Moscou, la société hydraulique allait sans doute être évacuée très loin. Je décidai qu'en m'engageant comme volontaire, premièrement, je cesserais à jamais d'être sur la liste des traîtres potentiels comme fils d'un ennemi du peuple, et deuxièmement, même si je ne pourrais pas me déplacer à ma guise, en tant que topographe militaire, j'aurais des possibilités de partir en permission, et de chercher ma malheureuse famille, grâce aux renseignements que je pourrais obtenir auprès des militaires.

J'aperçus l'école de brique rouge sur ma gauche, et le tram se rapprocha de la place où l'idole de pierre semblait déambuler, un journal enroulé à la main. Je traînai ma valise en bas

des marches et cherchai le commissariat militaire. J'errai dans le quartier pendant une demi-heure en quête d'un panneau ou au moins d'une file d'hommes venant également s'inscrire. Non, il n'y avait même pas de lumière dans les maisons de pierre, aucune porte n'était ouverte. Je remarquai une église qui se cachait dans les arrière-cours, et je décidai de me renseigner là-bas. Devant la porte du narthex, une enseigne indiquait « Ossoaviakhim ». C'était sans doute un prophète, cet Ossoaviakhim. Abraham, Melchisédech, Mathusalem, et lui¹. Je frappai, un garde sortit et me dit où aller.

On entrait dans le commissariat militaire par la cour. Il n'y avait pas de file d'attente, et de ce côté et dans tout le bâtiment, on ne trouvait que deux officiers. Ils avaient envoyé tous les appelés au front deux semaines plus tôt et ils commencèrent par faire des histoires, disant que la commission médicale trouverait toujours un prétexte pour me rendre à la vie civile. Puis ils chantèrent mes louanges, disant que c'était très rare qu'on s'engage volontairement, puis recommencèrent à tenter de me dissuader, décrivant tous les avantages d'être dispensé, me rappelant que le pays manquait d'ingénieurs hydrauliques. Finalement, un vieux lieutenant-colonel fit son entrée, et dit : « Ne t'en fais pas, la guerre te rattrapera. » Me retenant difficilement de lui répondre « Elle m'a déjà rattrapé », je dis : « Je ne veux pas. Je les hais. Je veux défendre les miens. » Le lieutenant-colonel ouvrit la bouche pour protester, mais s'aperçut que je m'étais changé en pierre, et posa une feuille blanche devant moi.

1. En réalité, Ossoaviakhim est l'acronyme de « Société d'assistance à la défense, l'aviation et la chimie ».